

Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme

Georges Kleiber (Université Marc Bloch de Strasbourg & *Scolia*)

[Paru en 2001, in KELLER, D., DURAFOUR, J.-P., BONNOT, J.-F. et SOCK, R. (éds), *Percevoir : monde et langage*, Bruxelles, Mardaga, 335-370.]

Chassez le sens, il revient sémantiquement au galop

Introduction

La remise en cause radicale, par les sciences dites *cognitives*, du modèle dominant de la perception et de celui des connaissances en général, s'est traduit par une remise en cause tout aussi radicale des principales thèses qui sous-tendent le paradigme classique du sens *référentiel* et par l'élaboration de propositions nouvelles en matière de sens. Propositions qui ont de quoi surprendre par leur hardiesse et leur caractère perturbateur. C'est l'objectif de cette communication que de mesurer leur portée et leur validité exactes. Il ne s'agit donc pas pour nous de forger une *xième* théorie sur le sens et encore moins de jouer au ping-pong théorique avec les cognitivistes à l'origine de l'ébranlement de ce que l'on peut appeler par commodité médiatique *la science classique*, mais de faire le point sur les retombées sémantiques de la critique exercée par les sciences cognitives sur notre manière séculaire de *percevoir* le monde. En examinant les tenants et les aboutissants des questions et réponses formulées, nous entendons apporter, de façon beaucoup plus modeste, mais ferme, un peu plus de clarté dans un domaine, celui du sens, où, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la compréhension n'est pas toujours l'élément le mieux partagé.

Nous le ferons en deux étapes. La première présentera successivement la vulgate sémantique objectiviste et deux remises en cause radicales auxquelles a donné lieu cette vulgate, celle de Putnam avec *le sens du sens* (1975) et celle amenée par le constructivisme. La seconde proposera une solution, menée dans le cadre d'un réalisme modéré et modulé, qui emprunte la voix d'une intersubjectivité sémantique objectivante (Larsson, 1997).

1. D'un bord à l'autre

1.1. Une sémantique objectiviste

1.1.1. Du réalisme métaphysique à la sémantique objectiviste

La présentation du paradigme *objectiviste*, aussi appelé *réalisme métaphysique* (Putnam, 1981), est facile à faire, puisqu'il s'agit de notre façon quotidienne de penser le monde et les choses. Deux idées-force interdépendantes structurent cette conception :

(i) celle du dualisme irréductible entre esprit et matière : il y a une opposition radicale (une coupure) entre la raison ou l'entendement humain (abstrait) et le monde physique (matériel, concret)

(ii) et celle de l'objectivité de ce monde. Le monde (ou la réalité) avec ses êtres, ses objets, les propriétés de ces êtres et objets ainsi que leurs relations ont une existence autonome, en soi : ils existent indépendamment de nous.

La perception, dans un tel cadre, est le mécanisme par lequel un sujet percevant perçoit une réalité objective, qui existe telle quelle, qu'elle soit perçue ou non. Une tomate rouge aura intrinsèquement ou de façon externe, si l'on veut, la couleur rouge. Et la perception elle-même, c'est-à-dire la représentation ou l'image mentale de cette tomate de couleur rouge, n'est ainsi que le miroir fidèle, la représentation *interne* de cette réalité prédéterminée *externe* qu'est la tomate rouge.

Faisons un pas de plus, vers le langage, et nous aurons le pendant sémantique standard de la métaphysique objectiviste nommée *sémantique objectiviste* par Lakoff (1987).

L'idée est que les expressions linguistiques renvoient à des entités du monde réel, c'est-à-dire à des entités existant objectivement dans la réalité et donc indépendamment du langage, et que le sens d'une expression est la représentation *interne* ou l'image mentale ou encore le concept de l'entité *externe* à laquelle renvoie l'expression et que nous associons à l'expression. Sur le modèle de la perception interprétée dans le cadre de (i)-(ii), on retrouve pour le sens objectiviste le dualisme (i') - (ii') :

(i') le sens est une représentation abstraite

(ii') il représente la réalité objective.

La sémantique apparaît alors comme étant la science qui décrit comment s'effectue la relation *langue-monde*, la question centrale étant celle de savoir comment le langage, réalité abstraite (ou interne, si l'on veut) arrive à représenter adéquatement (ou à sortir vers) cette réalité objective.

1.1.2. Référence et existence¹

Deux niveaux sont à distinguer. Le premier est celui de la référence, le second celui du sens. Au premier niveau, se lie référence et existence. De même que les objets perçus sont conçus comme étant indépendants de la perception et de l'agent percepteur, de même les objets, choses, états de choses, etc., dont parle le langage, qui constituent les référents des expressions linguistiques, sont conçus comme ayant une existence indépendante du langage et de celui qui parle. Accepter que les expressions linguistiques réfèrent à quelque chose, c'est-à-dire accepter qu'elles ont un référent, revient en effet aussi, d'une certaine manière du moins, à accepter l'existence de ce référent. Je ne puis renvoyer à quelque chose avec une expression linguistique que s'il y a quelque chose à quoi référer, donc que si ce quelque chose existe. La référence repose ainsi crucialement sur un "axiome d'existence" :

Tout ce à quoi on réfère doit exister (Searle, 1972 : 121)

Et cette existence est conçue comme une existence objective, c'est-à-dire une existence ayant son ancrage dans la réalité. Les référents sont des entités du monde réel, indépendantes du langage, auxquelles on renvoie précisément à l'aide des expressions linguistiques. La conception classique de la référence s'accompagne donc d'un engagement ontologique en faveur de l'existence dans ce qui constitue notre monde ou la réalité d'êtres et de choses auxquels on peut référer avec les expressions linguistiques.

1.1.3. Un sens qui détermine l'extension

On atteint le second niveau, celui du sens, lorsqu'on se demande comment le langage arrive à atteindre ces référents ? Du constat que l'on ne peut attribuer à une entité particulière de la réalité, quelle qu'elle soit (individu, propriété, action, situation, etc.), n'importe quelle expression linguistique on peut conclure qu'une expression linguistique détermine par avance quels segments peuvent être désignés par elle et lesquels sont exclus. Tout ne saurait être *cheval* et tout le monde ne saurait être *Le vainqueur d'Austerlitz* ou *Le vaincu de Waterloo*, de même que toute situation ou tout état de choses ne peut se voir attribuer la phrase *Le chat est sur le paillason*. Pour que le nom *cheval* puisse être attribué à un individu particulier, il faut que ce dernier satisfasse à un ensemble de conditions comme 'animal', 'quadrupède', etc. De même, pour être désigné comme *Le vainqueur d'Austerlitz* ou *Le vaincu de Waterloo*, il faut avoir gagné à Austerlitz ou perdu à Waterloo et pour que l'on ait la phrase *Le chat est sur le paillason*, il faut qu'il y ait un chat, un paillason et que le premier soit sur le second.

Une expression linguistique pose donc des conditions, appelées conditions *de vérité* ou *de satisfaction* ou encore *d'application*, qui doivent être remplies pour que la référence à des occurrences particulières au moyen de cette expression puisse avoir lieu. Le sens d'une expression, au niveau le plus général, est alors envisagé comme un programme référentiel. D'où l'appellation, classique, de *sens dénotatif*, qui permet d'opposer la partie

¹ On trouvera dans Kleiber (1999 : ch. 1) une analyse plus détaillée de cette conjonction.

stable d'une signification, celle qui est constituée par les traits qui permettent la désignation, traits conçus comme stables, non subjectifs, analysables hors contexte, à la partie des traits non stables, subjectifs et variables selon les contextes, appelée *sens connotatif*². D'où encore l'appellation, plus moderne, de *référence virtuelle* qui conduit Milner (1978 : 332-333) à articuler le sens ou référence virtuelle à la référence à des occurrences particulières ou *référence actuelle* comme suit : "Pour qu'une unité lexicale puisse être employée dans une combinaison ayant pour référence actuelle un objet du monde X, il faut que le sens proprement lexical de l'unité le permette, autrement dit que les propriétés de l'objet X et celles qui caractérisent le sens de l'unité, se conviennent. Réciproquement, le sens d'une unité s'exprime par une définition, énonçant les propriétés qui sont requises d'un objet du monde pour qu'il constitue la référence *actuelle* d'une combinaison où entre l'unité en cause. Le sens établit les conditions de possibilités générales d'une désignation : on peut le considérer comme une relation référentielle en puissance ou *virtuelle* " ³. Il apparaît donc, pour reprendre la formulation de Frege, comme le *mode de donation* du référent, comme celui qui détermine l'extension de l'unité linguistique.

1.1.4. Corollaires

Deux corollaires doivent être soulignés. Le premier concerne la possibilité d'un traitement logique du sens. "Le point de vue adopté (...), écrit Martin au début de son ouvrage (1983 : 13), est que, dans la sémantique proprement dite, celle de la *phrase*, le concept le plus opératoire est celui de *vérité*" et il souligne ensuite que "rejoignant ainsi la logique, la sémantique ambitionne de fournir des règles suffisamment précises pour constituer une sorte de *logique du sens*" (1983 : 13). Le branchement du sens sur la réalité par l'intermédiaire de l'équation *sens = conditions requises d'un segment de réalité pour qu'il puisse être désigné par cette expression* donne directement lieu à la mise sur pied d'une *sémantique vériconditionnelle* ⁴, c'est-à-dire d'une sémantique qui arrive à dire dans quelles conditions une phrase est vraie ou fausse (ou encore indécidable)⁵, qui, par exemple, indique aussi bien dans quelles situations la phrase :

Le chat est sur le paillason

est vraie ou fausse qu'elle spécifie les conditions auxquelles doit satisfaire *X* pour que la proposition *X est un cheval* soit vraie ou qu'elle définit les relations de vérité qui unissent les phrases⁶. Une telle sémantique, lorsqu'elle devient *formelle*, c'est-à-dire lorsqu'elle trouve une théorisation rigoureuse dans l'élaboration de modèles d'analyse logico-mathématiques⁷ sophistiqués, ne peut que renforcer l'image d'un sens objectiviste dans la mesure où le calcul des conditions de vérité s'opère de manière objective, sans intervention humaine⁸, comme en

² Voir pour cette opposition, Kerbrat-Orecchioni (1977) et Martin (1976).

³ Une autre façon d'aborder cette opposition consiste à parler d'une *type reference* opposée à une *token reference*.

⁴ Pour un aperçu, voir le recueil *L'analyse logique des langues naturelles* (Nef, 1984), qui présente des articles de Cresswell, Stalnaker, Guenther, Montague, Thomason et de Karttunen et Peters, et les ouvrages de Martin (1983 et 1987), Chambreuil (1989) et Galmiche (1991).

⁵ Insistons sur un point : ce n'est pas dire quelle est la valeur de vérité d'une phrase, comme le prétendent bien souvent les détracteurs des sémantiques vériconditionnelles, mais uniquement spécifier ses conditions de vérité. Une phrase sans valeur de vérité (comme les ordres ou les performatifs, etc.) peut ainsi être traitée dans le cadre vériconditionnaliste (voir l'article de Cresswell dans Nef, 1984). Par contre, ce qui est vrai, c'est qu'un tel cadre amène à poser, ainsi que l'a fait Frege, comme extension ou référent d'une phrase déclarative la valeur vraie ou fausse, ce qui peut donner lieu évidemment à discussion.

⁶ C'est l'objectif des différents travaux de Martin (1976, 1983 et 1987), dont une grande partie des analyses garde une force et une finesse innovantes que les approches non vériconditionnelles actuelles n'ont pas réussi à démentir ou affaiblir.

⁷ Voir par exemple Montague (1974), Dowty, Wall et Peters (1981), Chambreuil (1989) et Galmiche (1991).

⁸ Voir toutefois l'introduction de la notion d'*univers de croyance* chez Martin (1987) pour rendre compte de ce facteur.

logique, avec une aridité formelle qui, aux yeux de beaucoup, passe pour être un garant iconique de l'objectivité du calcul sémantique effectué⁹. Il y a d'un côté le monde réel (ou un monde possible) avec ses entités et de l'autre une expression linguistique qui correspond ou ne correspond pas à ce monde réel (ou monde possible).

Le second corollaire va dans le même sens objectiviste, mais d'une autre manière et sur un autre plan. Il a en effet trait au caractère *descriptif* ou *prédicatif* ou encore *représentationnel* de ce sens. L'ensemble de ces conditions ou traits apparaît comme étant un faisceau de propriétés qui appartiennent en propre au référent, qui le décrivent donc, d'où l'appellation de *sens descriptif*, *prédicatif*, *représentationnel* ou encore *analytique*. Le sens référentiel ou dénotatif ou encore vériconditionnel est ainsi un sens objectif, parce que les traits qui le constituent sont des traits objectifs, c'est-à-dire des traits intrinsèques ou inhérents du référent.

1.1.5. Un bilan apparemment satisfaisant

Une telle conception référentielle objectiviste du sens a de quoi satisfaire et le linguiste et le philosophe. Le linguiste, parce qu'elle lui permet de régler le problème irritant de la place de l'extra-linguistique ou du réel. Faisant du sens ce qui détermine le type des segments de réalité possibles auxquels peut s'appliquer ou non une expression linguistique, elle rend compte du rapport entre *Signifié* et *Réel* (branche droite du triangle sémiotique), qui dans de nombreuses présentations reste mystérieux. Elle montre qu'une expression linguistique, tout en n'entretenant aucune relation directe avec des êtres ou objets précis de la réalité, est malgré tout en "prise" avec la référence, par le biais de ses conditions d'application référentielle. L'expression réfère virtuellement à tous les référents possibles qui satisfont à ces conditions.

Le philosophe du langage trouve également son bonheur là-dedans, dans la mesure où la plupart des *puzzles référentiels* qu'il a affrontés trouvent une solution plus ou moins heureuse, s'il adopte la thèse d'un sens qui détermine l'extension. Le problème posé par l'existence de deux expressions non synonymes renvoyant à un même référent (*comment A peut-il être B ?*) n'a ainsi plus rien d'une énigme : il suffit que le référent vérifie simultanément les conditions sémantiques différentes posées par les deux expressions. Si *Le vainqueur d'Austerlitz* et *Le vaincu de Waterloo* peuvent renvoyer toutes deux au même individu, c'est parce que l'individu en question, à savoir Napoléon, a à la fois été vainqueur à Austerlitz et vaincu à Waterloo. Pouvant répondre à plusieurs propriétés et/ou catégorisations, c'est-à-dire pouvant être appréhendé sous plusieurs angles à la fois, un même référent peut être désigné à l'aide d'expressions différentes. Si le sens des expressions n'est donc pas le même, la référence, elle, peut rester identique.

Rien d'étonnant en conséquence au succès rencontré par la sémantique objectiviste standard¹⁰, que même la sémantique structurale, attachée à défendre un sens saussurien purement différentiel et détaché donc du réel, n'a jamais réussi, même aux temps forts du sème triomphant, à supplanter totalement¹¹. On comprend toutefois que ce qui fait la grande force de cette sémantique référentielle constitue aussi son talon d'Achille. En effet, comme le dualisme (i')-(ii') sur lequel elle prospère, n'est que le correspondant sémantique du dualisme (i)-(ii) qui enracine le paradigme objectiviste, elle se heurte au même obstacle que (i)-(ii), à savoir celui de la résolution de l'opposition — ou la compatibilité — du subjectif

⁹ Il n'y a rien de surprenant si beaucoup de linguistes rejettent la sémantique formelle à cause de cette objectivation logico-mathématique, dans laquelle l'énonciateur, c'est-à-dire la dimension humaine, n'a pas de place.

¹⁰ Il en va différemment de la sémantique formelle, pour des raisons faciles à comprendre !

¹¹ Les sèmes, qu'on le veuille ou non, ne peuvent être interprétés que dans une perspective faisant intervenir les ... choses du monde. Comme le rapporte Mahmoudian (1993 : 113), cité par Larsson (1997) : "Prieto is surely right when he says that a semantic analysis based on the logical relations between signifiés will only show that two or several signifiés are distinct and not what this distinction consists of".

(ou abstrait ou psychologique) qu'implique (i) et de l'objectif qu'asserte (ii). La conjonction (i)-(ii) conduit en effet très vite à des impasses théoriques qui ont donné lieu *jadis et naguère* — et qui continuent de donner lieu — à des (d)ébats philosophiques passionnés. Et qui débouchent sur une critique de la sémantique objectiviste qui consiste principalement en un rejet de l'union, jugée impossible, des propositions (i')-(ii').

Deux voies sont possibles : soit on considère que (i') est, tel quel, intenable, soit on postule au contraire que (ii') est faux. Dans les deux cas, la belle image sémantique de la théorie standard du sens perd ses plus vives couleurs d'Epinal, parce qu'on tire parti de l'opposition esprit / matière pour arguer que le sens, s'il est bien une réalité psychologique, ne saurait définir les référents, réalité matérielle. La première voie pour s'en sortir renonce à (i'), la deuxième au contraire à (ii').

La première semble *a priori* impraticable. On voit mal remise en cause l'option d'un sens "abstrait" (ou intensionnel). C'est pourtant la voie choisie par le Putnam de *The meaning of meaning* (1975). Il ne nie pas, bien sûr, que le sens a à faire avec le psychique et donc est subjectif, mais il ne le réduit plus à n'être que du psychique ou du subjectif. Comment s'y prend-il ?

1.2. Un sens hybride : le sens selon Putnam (1975)¹²

1.2.1. Deux propositions incompatibles

Au départ, Putnam (1970, 1973 et 1975)¹³ juge impossible l'union des propositions (a) et (b) :

(a) *connaître le sens d'un terme, c'est être dans un certain état psychologique*

(b) *le sens (ou intension) d'un terme détermine son extension (ou référence)* (Putnam, 1973 : 700 et 1975 : 219)

qu'implique la conception classique du sens référentiel. Selon lui, toutes les théories sémantiques de type post-frégéen se trompent radicalement lorsqu'elles affirment que l'état psychologique du locuteur, donc les connaissances que le locuteur possède sur ce terme, les idées ou les concepts qu'il y associe, en déterminent la référence ou extension. La position traditionnelle, que nous venons tout juste d'exposer, serait fondamentalement fautive, parce que les termes d'espèce naturelle comme *tigre*, *chat*, *citron*, etc., ou de substances naturelles comme *or*, *eau*, *aluminium*, etc., n'auraient pas leur extension déterminée par le sens "psychologique" ou "conceptuel" que leur reconnaissent les locuteurs.

L'abandon de la conjonction (a)-(b) constitue une remise en cause totale des explications classiques de la relation mot-sens-réalité. En renonçant au sens-*"état psychologique"* comme déterminateur de la référence, on est condamné à postuler un modèle sémantico-référentiel qui, pour être viable, doit répondre aux trois questions suivantes :

1) Si ce n'est pas par le sens "conceptuel", c'est-à-dire par les connaissances que je possède sur un terme, comme se fait-il que je réfère néanmoins à la substance 'eau', par exemple, en utilisant le terme *eau* ?

2) Si l'extension n'est pas déterminée par nos intuitions sémantiques (état psychologique), par quoi se trouve-t-elle donc délimitée ?

3) Quelle place réserver alors au sens, à nos intuitions et connaissances sémantiques dans un tel modèle ? En un mot, quel est ce modèle sémantique substitutif ?

1.2.2. Un modèle sémantico-référentiel à 3 composantes

Aux deux premières exigences, Putnam répond, du moins en ce qui concerne les termes d'espèces et de substances naturelles¹⁴, par un modèle sémantico-référentiel à trois

¹² Nous reprenons ici quelques développements de Kleiber (1985).

¹³ Pour une présentation de la thèse de Putnam, voir Jacob (1979 et 1980).

¹⁴ Mais la tentation est grande de l'étendre à tout le lexique : "Jusqu'ici nous n'avons utilisé que des exemples de mots d'espèces naturelles, mais les faits mis en relief s'appliquent aussi à beaucoup d'autres espèces de mots. Ils s'appliquent à la grande majorité des noms et à d'autres parties du discours (Putnam, 1975 : 242).

composantes: historique, scientifique et sociale, subsumées par une visée métaphysique essentialiste. La solution à la question 1) emprunte la voie “historique” de la théorie causale de la référence. La réponse à la question 2) fait intervenir conjointement le facteur scientifique et le facteur social. Le facteur scientifique, car l’extension est définie comme étant une propriété essentielle, une *structure profonde cachée* (Jacob, 1979) ; il revient au savant de dire quelle est cette propriété (cf. *H2O* pour *eau*, par exemple). Le facteur social, *ipso facto*, puisque le facteur scientifique implique la *division du travail linguistique* : le locuteur peut s’en remettre aux experts pour savoir quelle est l’extension exacte d’un terme donné. En réponse à l’exigence 3), le modèle finalement proposé conserve la règle (b), mais modifie sensiblement l’hypothèse (a). Le sens d’un terme continue de déterminer l’extension, mais n’est plus défini seulement en termes d’état psychologique : il ne se confond plus totalement avec les croyances et connaissances qu’ont les locuteurs sur ces termes. Putnam (1975 : 269) le reconstruit à l’aide de quatre composantes : les marqueurs syntaxiques, les marqueurs sémantiques, le stéréotype et l’extension. La description du mot *eau* aura ainsi la forme suivante :

<i>marqueurs syntaxiques</i>	<i>marqueurs sémantiques</i>	<i>stéréotype</i>	<i>extension</i>
nom massif, concret	espèce naturelle liquide	sans couleur, transparente, sans goût, qui étanche la soif, etc.	H2O

En incluant dans le sens à la fois l’état psychologique (les trois premières composantes) et l’extension (la quatrième), Putnam arrive à concilier deux faits apparemment incompatibles. D’une part le fait que nous possédons une connaissance conceptuelle indéniable sur les expressions, connaissance que nous transmettons aux autres lorsqu’ils apprennent ces termes, et, de l’autre, le fait que cet ensemble de connaissances et de croyances ne permet guère à lui seul de déterminer le référent. L’abandon de la conception mentaliste radicale du sens débouche donc sur une théorie sémantique nouvelle dont l’originalité réside principalement dans ce caractère mixte que Putnam prête au sens.

Il ne s’agit pas de faire ici, comme nous l’avons fait ailleurs (Kleiber, 1985), l’examen détaillé de ce modèle du sens, mais de mettre en avant deux conclusions, une négative et une positive, que l’on peut tirer de l’analyse de ce modèle et qui concernent directement notre interrogation sur le sens.

1.2.3. Ormes contre hêtres : une histoire d’arbres

La négative découle de l’examen des exemples sur lesquels s’appuie Putnam pour affirmer l’impossibilité de la conjonction (a) - (b) : les exemples avancés sont erronés et ne justifient donc nullement l’abandon de la thèse d’un sens-“état psychologique” comme mode de donation du référent.

Nous n’en donnerons qu’un exemple, celui des ormes et des hêtres¹⁵. L’intérêt de cette histoire d’arbres (Putnam, 1973 : 703-704 et 1975 : 226-227), que nous avons légèrement simplifiée, réside dans le fait qu’il ne s’agit pas d’une histoire de science-fiction, mais d’une situation linguistique extrêmement courante. Putnam présente le cas très fréquent du locuteur qui ne sait pas reconnaître un orme d’un hêtre. Le concept qu’associe ce locuteur à *orme* dans une telle situation est le même qu’il associe à *hêtre*. L’extension n’est bien entendu pas la même pour autant : *orme* renvoie à l’ensemble des ormes, *hêtre* renvoie à l’ensemble des

¹⁵ Il s’agit, pour les autres, d’une histoire d’eau, où H2O s’oppose dans une situation de sémantique-fiction, à XYZ et d’une histoire (également de science-fiction) de casseroles, qui met aux prises l’aluminium et le molybdène (voir Kleiber, 1985 : 75-79, pour un compte rendu de ces deux “matches”).

hêtres. Pour rendre compte d'une telle situation, nous sommes face à un dilemme : ou abandonner la thèse (a) ou abandonner la thèse (b). On ne saurait maintenir les deux ensemble, puisque nous n'avons qu'un seul état psychologique pour deux extensions différentes.

La faille du raisonnement n'est pas à chercher au niveau référentiel. *Orme* et *Hêtre* déterminent bien deux ensembles d'arbres différents. Elle se trouve du côté de l'état psychologique. Contrairement à Putnam, qui soutient que le concept d'*orme* équivaut dans cette situation à celui de *hêtre*, il nous semble que le locuteur n'est pas dans le même état psychologique, parce que le simple fait de savoir que ce sont deux termes différents, c'est-à-dire le fait de savoir qu'ils ne désignent pas le même ensemble d'arbres, entraîne deux concepts ou états psychologiques différents également. Le locuteur ne sait peut-être pas distinguer l'orme du hêtre, mais il sait que l'orme n'est pas un hêtre. Il sait que le sens ou concept d'*orme* n'est pas le même que celui de *hêtre*. L'état psychologique dans lequel il est n'est par conséquent pas le même dans les deux cas, puisqu'à *orme* s'associera la connaissance 'n'est pas un hêtre' et à *hêtre* la connaissance 'n'est pas un orme'. La preuve ? Si effectivement notre locuteur aura besoin d'un expert pour distinguer dans la forêt les deux arbres, il n'aura par contre pas besoin de faire appel à un garde forestier pour reconnaître que *ceci est un hêtre* est différent de *ceci est un orme* ou pour savoir que l'état de choses décrit par *Derrière la maison, il y a un orme* n'est pas identique à l'état de choses décrit par *Derrière la maison, il y a un hêtre*.

La conjonction (a) - (b) sort donc indemne de l'épreuve des arbres à laquelle l'a soumise Putnam et il est en conséquence permis de conserver la thèse sémantique classique du sens-“état psychologique” qui détermine l'extension.

1.2.4. Le facteur social ou L'intersubjectivité pointe le bout de son nez

La conclusion positive est déjà présente en quelque sorte dans cette histoire d'ormes et de hêtres : les locuteurs qui ne peuvent pas reconnaître un orme d'un hêtre, qui ne connaissent pas en somme les sens exacts d'*orme* et de *hêtre*, savent qu'ils peuvent s'en remettre pour cela à d'autres. Putnam fait en effet intervenir dans son modèle sémantique le facteur social¹⁶ avec son hypothèse de la *division du travail linguistique*, qui nous semble parfaitement justifiée. Les situations où un locuteur ne connaît pas ou ne connaît que partiellement le référent d'un terme sont extrêmement banales. L'existence des dictionnaires prouve à l'évidence la réalité de la division du travail linguistique : un locuteur qui ne connaît pas le sens d'un terme sait qu'il peut le trouver ou du moins pense qu'il peut le trouver dans un dictionnaire ou le demander à quelqu'un qu'il estime compétent en la matière. Il est clair aussi que si l'on veut reconnaître un orme d'un hêtre on a plus de chances de recevoir une réponse correcte d'un expert que d'un non-initié, d'un garde-forestier, par exemple, que d'un...linguiste, fût-il vériconditionnaliste !

Cette forme de coopération sociale n'infirmes pas, contrairement à ce que pense Putnam, la thèse classique du sens exprimée par (a) - (b). Putnam utilise l'hypothèse de la division du travail linguistique en arguant que le fait de recourir à un expert pour savoir si quelque chose est un *N* ou non prouve que l'état psychologique ne détermine pas l'extension de *N*. On peut toutefois soutenir le raisonnement inverse et affirmer que si un locuteur se tourne vers le dictionnaire ou un expert pour savoir quel est le référent d'un *N*, c'est parce que son état psychologique, c'est-à-dire les connaissances qu'il possède sur ce terme, sont précisément insuffisantes. C'est parce que je sais que *orme* et *hêtre* renvoient à deux arbres différents que j'applique l'hypothèse de la division du travail linguistique et m'adresse à des experts en sylviculture. Dans une telle interprétation de l'hypothèse de la division du travail linguistique, (a) continue de déterminer l'extension. On peut aussi arguer que c'est la preuve,

¹⁶ Le facteur scientifique ne nous semble par contre pas aussi pertinent (Kleiber, 1985 : 84-85).

non pas de l'inadéquation d'un sens psychologique, mais de l'inadéquation d'un sens qui reste subjectif. Ou, dit autrement, que le sens ne peut se restreindre ou se cantonner au "sujet", mais a besoin d'une reconnaissance en somme extérieure, sous la forme d'une reconnaissance par d'autres sujets.

C'est ainsi que pour nous, dans le modèle de Putnam, l'élément essentiel pour la détermination du sens est contenu dans la dimension sociale qu'implique le recours à d'autres. Ce n'est pas l'élimination du facteur psychologique ou mental pour le sens, mais c'est l'homologation de ce sens psychologique par le fait social, par la reconnaissance qu'il s'agit d'un fait partagé, d'un fait collectif. Ce sur quoi débouche Putnam, sans le reconnaître vraiment, c'est le caractère intersubjectif du sens. Le sens est un état psychologique, mais un état psychologique qui a besoin d'être reconnu comme étant commun, ainsi que le prouve avec une sagacité joyeuse et roborative Larsson (1997) tout au long de son ouvrage sur le *bon sens commun*. Beaucoup de difficultés qui découlent de la thèse (a), qui telle quelle permet au sens d'être liée à un être humain, en bref d'être subjectif, disparaissent si l'on modifie (a) en (a') :

(a') connaître le sens d'un terme, c'est être dans un certain état psychologique reconnu et constaté comme partagé, comme collectif.

Le sens continue d'être dans la tête — qui pourrait le nier ? — mais trouve son objectivité dans une homologation sociale, dans le sentiment qu'il n'y a sens que s'il est partagé. Nous retrouverons ce facteur de l'intersubjectivité, mais ce n'est pas surprenant, avec la deuxième manière de faire vaciller le paradigme standard du sens objectiviste, celle qui consiste à s'attaquer à (ii), c'est-à-dire à l'existence de la réalité elle-même.

1.3. Constructivisme et sémantique constructiviste¹⁷

1.3.1. Notre réalité a toujours un "réalisateur"

Si l'on arrive à montrer que le monde ne préexiste pas tel quel à notre perception, que ce que nous voyons n'existe pas en soi, indépendamment de notre perception, il est clair que nous ne pouvons plus non plus affirmer que les mots représentent une réalité objective, externe. Une telle remise en cause du modèle classique de la perception, qui a eu lieu sous l'impulsion de chercheurs de différentes origines (neuro-biologues, psychologues, philosophes du langage, linguistes, etc.)¹⁸, débouche sur un constructivisme *radical* (Glaserfeld, 1988), qui considère l'objectivisme comme un mythe et qui développe une théorie de la connaissance dans laquelle la connaissance ne reflète plus une réalité ontologique objective, mais "concerne exclusivement la mise en ordre et l'organisation d'un monde constitué par notre expérience" (Glaserfeld, 1988 : 26-27).

Prenons le cas de l'eau. Le réalisme objectiviste lui assigne une existence dans le monde et lui attribue des propriétés inhérentes, c'est-à-dire indépendantes des hommes et des autres créatures qui la perçoivent. En l'absence de tout sujet percevant, l'eau serait ce qu'elle est, à savoir inodore, transparente et liquide. Comme l'ont montré les philosophes du langage et surtout les travaux des neuro-biologues, un tel objectivisme, dont la rigidité sert bien souvent d'argument contre les modèles d'analyse qui tournent sur et avec la référence, n'est pas défendable : un poisson, un ver de terre ont une conception de la réalité et donc de l'eau

¹⁷ Nous repropoisons ici des développements de Kleiber (1999 : ch. 1).

¹⁸ Voir, par exemple, Nyckees (1997 a et b et 1998) et Bischofsberger (1996), qui souligne que "la perception n'est plus une opération physiologique neutre, mais une construction et une interprétation, une opération qui est toujours inscrite dans des contextes historiques, politiques, culturels, sociaux et interpersonnels". Soulignons toutefois qu'un tel avis n'est pas partagé par tout le monde. D. Hilbert (1987) défend ainsi l'idée que, contrairement aux thèses subjectivistes, les couleurs représentent des propriétés objectives des objets et ne sont donc pas des créations phénoménologiques, dues à notre seule perception. Il les identifie à la propriété physique de reflet spectral (*spectral reflectance*) qui appartient aux surfaces.

qui risque fort de ne pas être celle que nous en avons. "Qui voit la vraie couleur ?, se demande Varela (1998). Nous, les pigeons qui voient en pentachromatique, ou les abeilles qui voient dans l'ultraviolet ? Quelle est la couleur du monde ?". Tout l'intérêt du modèle cognitif de Edelman (1992) est, comme le souligne Nyckees (1998, 333), de ne pas présupposer "un monde déjà étiqueté et divisé en catégories préexistant à l'homme ni un cerveau disposant d'un programme préétabli ou d'un *chef d'orchestre* (un centre supérieur) guidant ses opérations".

Il convient donc d'abandonner l'idée d'une perception et d'une connaissance objectives de la réalité. Nous n'avons pas accès au monde tel qu'il est. Nous ne pouvons pas savoir quel est le monde *objectif* ou quelle est vraiment la réalité. Ce n'est, comme le rappellent les leçons de la *Gestalttheorie*, qu'un monde perçu, une image du monde, un monde expérimenté, interprété, façonné par notre perception, l'interaction et la culture, que nous appréhendons. Bref, un monde ou une réalité construite¹⁹. Il en va d'ailleurs de même pour le monde "scientifique" : il y a toujours un "observateur", un *knower*²⁰ : il n'y a pas de "vue de nulle part"²¹. Nous ne pouvons par dire le monde tel qu'il est en soi, mais seulement tel qu'il est ou paraît être pour nous. Ceci autant d'un point de vue quantitatif — étant donné nos limites humaines, perceptuelles avant tout, on ne peut jamais saisir un objet en sa totalité²² — que qualitatif²³ — les types d'objets et les propriétés reconnus dépendent eux aussi crucialement du regard sur et de notre interaction avec l'environnement dans lequel nous nous trouvons. Le *réalisme métaphysique* fait ainsi place à un réalisme *expérientiel* (Lakoff, 1987), duquel la notion de vérité absolue a disparu : "l'activité humaine de connaître ne mène jamais à une image du monde qui soit certaine et vraie, mais seulement à une interprétation conjecturale" (Glaserfeld, 1988 : 34).

Une preuve linguistique, souvent avancée, de cette relativité ontologique est la diversité des langues. Le réalisme objectiviste a le défaut fâcheux de réduire les langues à n'être que des nomenclatures : il y a d'un côté le monde avec ses "choses" et de l'autre le langage qui les nomme. Avec à la clé, si cela était ainsi, une seule langue.

1.3.2. Une *autre* sémantique

Pour la sémantique référentielle standard, le choc est rude, parce que l'abandon de l'objectivité avec l'irruption du sujet parlant et la mise en avant de la construction ou émergence de la réalité aboutissent à une remise en cause radicale de la notion classique de sens. Et surtout donnent lieu (ou prétexte, comme nous le verrons *infra*) à des thèses, pas toujours concordantes, qui tranchent spectaculairement avec les positions habituelles.

Thèse 1

En premier lieu, la notion de vérité en prend pour son grade. Si le sujet intervient décisivement dans la modélisation de la réalité et s'il n'y a plus de vérité absolue ni de réalité objective, il n'y a plus de place pour un sens vériconditionnel et pour des sémantiques formelles (Lakoff, 1987 : xi-xv). Se trouvent rejetés par là-même l'idée d'une pensée logique

¹⁹ Le titre de l'ouvrage collectif dirigé par Watzlawick (1988) est révélateur : *L'invention de la réalité*.

²⁰ Nous ne développerons pas ce point, nous contentant de rappeler que pour le langage est surtout pertinent un monde "naïf" tel que nous le livrent notre appareil perceptuel et que le façonnent nos structurations sociales et culturelles.

²¹ Cf. le titre de l'ouvrage de Nagel (1986) : *The View from Nowhere*.

²² "L'appréhension des objets du monde se fait à partir de leur perception sensible et des expériences pratiques qui leur sont liées. La représentation de ces objets demeure donc dépendante des capacités extéroceptives de l'espèce humaine, même quand des inventions techniques en repoussent les limites et élargissent le champ perceptif. Les bornes sont déplacées, non supprimées. Aussi est-il illusoire, en son principe, d'imaginer que l'homme puisse, de quelque façon que ce soit, saisir en sa totalité le réel d'un objet mondain." (Siblot, 1995 : 96).

²³ L'homme "ne peut jamais accéder qu'à une figuration" du référent, souligne Siblot (1995 : 96) en ajoutant que "sa vision de l'objet reste assujettie à un certain *point de vue* et à la nature du regard porté".

modélisable par des systèmes de type mathématique, l'existence d'une raison abstraite et *disembodied* (Lakoff, 1987), le recours à un raisonnement littéral qui porte principalement sur des propositions qui peuvent être objectivement déclarées vraies ou fausses, etc. Exit donc la compositionnalité et le calcul logique du sens *made in formal semantics*. La pensée devient *corporalisée*, imaginative et ouvre nos systèmes mentaux à la métaphore, la métonymie, l'imagerie mentale, etc., (Lakoff et Johnson, 1985). Elle n'est plus seulement compositionnelle, mais possède des *gestalt properties* et dépasse par là-même la simple manipulation mécanique de symboles abstraits. La catégorisation n'obéit plus au modèle aristotélicien des *conditions nécessaires et suffisantes* (CNS) , mais s'effectue par comparaison avec le meilleur ou les meilleurs exemplaires ou *prototypes* de la catégorie (Kleiber, 1990). L'abandon d'une vérité "absolue" se traduit encore par l'abandon de la primauté du monde réel par rapport aux autres mondes possibles, comme ceux de la fiction où des référents comme *les licornes, Tarzan, Pégase, le père Noël*, etc. Comme il n'y a pas de monde réel objectif, tous les mondes se valent ou, pour le dire autrement, le monde réel n'est qu'un monde possible comme les autres.

Thèse 2

Deuxièmement, le sens ne peut plus être descriptif ou objectif, c'est-à-dire constitué de traits appartenant en propre à l'objet, puisqu'il n'y a plus d'objets "objectifs" (!) et donc plus non plus de propriétés *objectives*. C'est un des reproches fondamentaux adressés par Lakoff (1987 : 51) à la sémantique objectiviste : "La notion pertinente de *propriété* n'est pas quelque chose d'objectif dans le monde indépendant de tout être". Ces traits inhérents ou intrinsèques se voient substituer des propriétés ou traits *incarnés* et *interactionnels* (Lakoff, 1987 : 51), "qui découlent de la nature des capacités biologiques humaines et de l'expérience du fonctionnement dans un environnement physique ou social" (Lakoff, 1987 : 12). Ils résultent "de la façon dont les êtres humains, par leur corps et leur appareil cognitif, sont confrontés aux objets : la façon dont ils les perçoivent, les imaginent, la manière dont ils organisent l'information qui porte sur ces objets, et surtout la façon dont leur corps entre en contact avec eux" (Lakoff, 1987 : 51). Cadiot et Nemo (1997) parlent de propriétés *extrinsèques*, qui, également, expriment essentiellement les rapports que nous avons avec les choses. Si nous prenons un nom comme *arbre*, il n'aura plus comme sens intrinsèque le trait de 'grand végétal ligneux' que lui attribue le Petit Robert, mais se verra associer plutôt "un schéma organisant le rapport de l'objet à son environnement (...) un arbre, c'est une façon d'être : ce qui se poursuit en se divisant" (Cadiot et Nemo, 1997 : 144).

Thèse 3

Troisièmement, les expressions linguistiques ne déterminent plus ou ne renvoient plus à des référents objectifs, existant dans la réalité, mais renvoient à des référents qui ne sortent pas du discours qui les a construits. Ces référents ne sont plus des éléments du monde réel, mais des représentations cognitives, des référents en somme *discursifs*. Le constructivisme, par sa première phase déconstructiviste radicale, conduit à substituer "une *référence interne* à l'idée traditionnelle d'une *référence externe* ". La référence, dans cette optique, reste totalement intra-linguistique. C'est la conclusion à laquelle aboutit Attal (1994 : 304) à partir du constat que "nous disons *X fait référence à ...* croyant par là jeter un pont entre le langage et le réel, alors que de part et d'autre de *fait référence à* prennent place des entités linguistiques". Les expressions référentielles renverraient par là-même seulement à des entités discursives, des objets de discours, à des constructions mentales, à des représentations élaborées par le discours, qui n'ont de validité et d'existence que par et dans le discours.

Thèse 4

En quatrième lieu, se répand de plus en plus l'idée que, tout comme la réalité, tout sens est construit. Ce *contextualisme radical* (Récanati, 1997) stipule que les mots, n'ont plus de sens fixe, stable, mais l'acquièrent par leur interaction avec leur environnement. Finies

donc les notions de sens littéral²⁴, de sens catégoriel ou dénominatif, de sens conventionnel, de sens stable, etc. C'est un constructivisme sémantique flamboyant, pas toujours homogène, qui occupe le haut du pavé et qui, d'une certaine manière, propose, pour reprendre le titre provocateur de l'article de Kayser (1987), "une sémantique qui n'a pas de sens". L'argumentation se sert de mots courants comme *livre*, *eau*, etc., pour montrer que, contrairement à la thèse classique du sens référentiel, on ne peut leur attribuer un sens précis ou stable qui détermine leur extension référentielle. A *livre*, par exemple, les conceptions classiques reconnaissent le sens de 'bouquin', qui, quelle que soit la représentation qu'on en donne, a pour résultat de délimiter une certaine aire d'application référentielle : les objets qui présentent les propriétés requises pour être catégorisés comme livres. Or, il suffit, selon Kayser (1987), de prendre en considération des énoncés tels que :

Ce livre se trouve dans toutes les bonnes librairies
Ce livre a été tiré à 15 000 exemplaires
Jean est parti à la campagne pour écrire un livre
Ce livre a fortement influencé les révolutionnaires de 1789
Ce livre a été un fiasco pour son éditeur
Ce livre est ennuyeux

pour s'apercevoir que l'hypothèse d'un tel sens stable, définissable *a priori*, est fautive, puisque dès le premier énoncé on est obligé de renoncer à la définition classique qui fait du livre un objet physique, puisque les objets physiques n'ont évidemment pas le don d'ubiquité. Dans ces différents énoncés, *livre* renvoie respectivement à un 'élément indéterminé d'une classe d'équivalence', à une 'entité à partir de laquelle les éléments de cette classe ont été créés', à un objet (manuscrit, disquette, etc.), aux idées contenues dans ce livre, à la commercialisation de ce livre et à la lecture de ce livre. Et il n'y a pas de raison de s'arrêter là. Si le *livre est rouge*, ce n'est que la couverture qui est rouge, *s'il est cher*, c'est son prix, etc. Morale de cette histoire : *les sens uniques conduisent à des impasses*, comme le claironne le titre de Coulon et Kayser (1982). Winograd et Flores (1989 : 98, cité par Nyckees, 1992) recourent au dialogue suivant pour mettre en relief l'échec d'un sens littéral vériconditionnel :

A - *Est-ce qu'il y a de l'eau dans le réfrigérateur ?*

B - *Oui*

A - *Où ? Je ne la vois pas*

B - *Dans les cellules des aubergines*

La théorie du sens littéral vériconditionnel pour *eau* est obligée d'accepter la réplique de B ... sans sourire, ce qui prouve son inadéquation.

Thèse 5

En dernier lieu, il faut encore signaler, dans la lignée de Quine²⁵, un autre courant, celui de l'indétermination du sens. De même que l'on ne peut savoir quelle est la vraie réalité, de même on ne peut savoir quel est le véritable sens d'une expression linguistique. Une telle thèse débouche, sous différentes formes et dans différents camps et domaines, sur une conception pessimiste de la communication : celle qu'il ne peut y avoir véritablement de communication. Ce scepticisme sémantique, où s'entremêlent subjectivisme (*Tout est subjectif*) et relativisme (*Tout est relatif*), professe que :

- "rien ne peut être communiqué" (van Forster, cité par Sfez, 1992 : 84)²⁶

- "Unfortunately, we cannot assess meaning — meaning is private" (Plantinga, 1992 : 225)

²⁴ Voir à ce sujet la célèbre déconstruction qu'opère Searle (1979) sur l'énoncé *Le chat est sur le paillason*.

²⁵ "What the indeterminacy of translation shows is that the notion of propositions as sentence meanings is untenable. What the empirical under-determinations of global science shows is that there are various defensible ways of conceiving the world" (Quine, 1992 : 102).

²⁶ Toutes ces citations sont reprises de Larsson (1997 : 41), qui a brossé un tableau magistral du relativisme et subjectivisme (voir 37-47).

- "On ne peut jamais être certain de ce que veut dire un locuteur au moyen d'une énonciation" (Bange, 1992 : 147).

2. Pour un sens malgré tout objectif

Faut-il aller aussi loin ? Ces propositions, dont certaines ont de quoi surprendre, sont-elles réellement fondées ? Il nous semble pour l'essentiel que non. S'il convient de renoncer au paradigme objectiviste, on n'est pas pour autant condamné à renoncer à une sémantique "objective" ou référentielle classique, qui postule des sens plus ou moins stables pour les expressions linguistiques, des sens qui continuent de renvoyer à une réalité (quelle qu'elle soit) conçue comme externe au langage, des sens partagés par ou communicables à d'autres, etc. Adhérer au constructivisme ontologique ne signifie pas nécessairement adhérer à une sémantique constructiviste. Notre thèse est claire : la plupart des conséquences sémantiques constructivistes tirées de l'ontologie constructiviste sont erronées. Précisons d'emblée que cela ne signifie nullement qu'il faut en revenir au paradigme objectiviste. Le retour à une conception objectiviste forte n'est guère de mise, ne serait-ce que pour éviter le défaut nomenclaturiste signalé ci-dessus. Mais il nous semble qu'il est, non seulement possible, mais encore souhaitable, d'adopter une position sur le sens qui soit compatible à la fois avec le constructivisme ontologique et avec un réalisme sémantique qui évite les excès des thèses sémantiques constructivistes. Une telle manière de voir les choses suppose, bien entendu, que nous expliquions tout d'abord pourquoi l'adoption du constructivisme ontologique ne se traduit pas automatiquement dans le domaine du sens par un constructivisme sémantique.

2.1. La réalité ... est ce que nous croyons être la réalité

Que le monde réel ne soit qu'une modélisation ou conceptualisation basée sur la perception et des appuis interactifs et socio-culturels ne change finalement pas grand chose. L'affaire n'est en effet pas trop grave, parce que tout élément de la réalité se trouvant soumis à une telle conceptualisation, c'est-à-dire aucun réel de vraiment réel n'étant accessible, on peut admettre assez sereinement que ce que nous croyons être le monde réel n'est que le monde tel que nous le percevons ou tel que nous croyons qu'il est. Partant, l'obstacle de la nomenclature et de la langue unique que cette nomenclature implique et qui se trouve systématiquement brandi — à mauvais escient bien souvent — par tous ceux qui voudrait que la langue n'ait rien à faire avec le monde, devient inopérant dans cette nouvelle "donne" des choses. A partir du moment où il n'y a pas d'autre réalité que perçue et même si, comme le montrent des neurobiologues tels F. Varela ou H. Maturana, cette perception est elle-même construction ou émergence, il devient inutile de préciser à chaque fois que l'on parle de réalité, que cette réalité n'est pas la vraie réalité ou réalité objective, mais que la réalité expérimentée ou réalité phénoménologique²⁷. L'insistance minutieuse de Jackendoff (1983) à séparer tout au long de son ouvrage le monde réel du *monde projeté* nous semble à cet égard tout à fait superflue, puisque la précision qu'il ne s'agit que de "projections" et non d'existence réelle ou objective n'a pas d'incidence notable sur les analyses sémantiques qu'il propose.

En effet, le point essentiel est que, étant donné précisément qu'il n'y en a pas d'autre accessible, ce monde perçu, conceptualisé, est ce que nous croyons être la réalité ; nous croyons que ce monde existe avec son organisation ontologique et c'est ainsi que si l'on parle d'une expression référentielle comme renvoyant à telle entité du monde réel, peu importe que ce ne soit que dans notre modèle phénoménologique du monde, l'important est que nous croyons que cette entité fait partie du monde réel, en somme, que nous croyons qu'elle existe vraiment.

2.2. Stabilité et objectivité

²⁷ Rappelons que Lakoff (1987) parle de *réalisme expérientiel*.

Cela se justifie d'autant plus que la conceptualisation ou la modélisation du monde — ce que nous croyons donc être le monde réel — apparaît comme *objective*, c'est-à-dire ne se trouve pas soumise aux variations subjectives d'un sujet percevant à l'autre, mais bénéficie, étant donné nos structures physiologiques et mentales similaires et également socio-culturelles, d'une certaine stabilité intersubjective à l'origine de ce sentiment d' "objectivité" que peut dégager ce monde "projeté". Dans une vaste série de cas, nos conceptualisations ou notre modèle *mental* ²⁸ du monde est largement identique d'un individu à l'autre, ce qui forme une sorte de socle pour une intercompréhension réussie. Dans un des articles que le journal *Le Monde* a récemment consacré (février 1998) à ce "monde imaginé" qu'est le cerveau de l'homme, le journaliste et écrivain Eric Fottorino rappelle fort à propos que "contrairement à ce que prétendraient les thèses culturalistes (la culture d'un homme se lit sur son visage), la douleur ou la joie se manifestent par les mêmes contractions musculaires chez les Papous, les Aborigènes, les Américains ou les habitants de la vieille Europe, et ce en dépit du *sourire cruel* prêté aux Asiatiques". Même si ce que nous pensons être la réalité n'est au fond qu'une réalité modélisée, le fait qu'elle le soit grandement de façon identique, c'est-à-dire le fait que ce soit un élément intersubjectivement partagé, est un facteur de stabilisation et d'objectivation qui a un double effet.

D'une part, il autorise à parler du réel comme si c'était ... le réel, uniquement parce que nous pensons de façon commune que la réalité est ce que nous pensons qu'elle est. La meilleure preuve en est encore la possibilité de conceptualiser une même "réalité" de différentes façons. Le fait que toute réalité soit déjà une conceptualisation n'empêche en effet pas qu'un même segment de réalité soit présenté, c'est-à-dire conceptualisé différemment. Les grammairiens cognitivistes comme Langacker (1987 et 1991) font largement usage d'une telle aptitude pour rendre compte, entre autres, des habillages grammaticaux différents d'une même chose. Alors qu'ils renvoient tous deux à une même situation "objective" ou contenu intrinsèque, le verbe *danser* et le nom *danse* représentent deux manières différentes de conceptualiser un tel contenu. On peut également citer la présentation des paires *X est sur Y* et *Y est sous X* ou encore celle des voies active et passive où le commentaire souligne généralement l'identité *objective* de la scène décrite pour mieux faire ressortir la différence de point de vue exprimée. Une telle utilisation de la notion de conceptualisation ne peut se comprendre que si l'on adhère à l'idée qu'il existe une certaine objectivité, que si l'on croit que la "chose" conceptualisée est en quelque sorte objective. Si nous n'avions pas un tel sentiment, les choix conceptuels (ou d'imagerie) différents n'auraient aucun lieu d'être. Qu'une telle croyance soit fausse et que la réalité objective soit inaccessible, parce que toujours modèle construit ou expérimenté, importe peu ici. C'est bien parce que nous croyons que la réalité est un donné objectif que nous pouvons envisager de la conceptualiser ou, pour reprendre le terme de Langacker, de la *profiler* sous des angles différents. On tient là un argument assez fort, me semble-t-il, contre ceux qui s'appuient sur la modélisation de toute réalité pour refuser la stabilité interindividuelle.

D'autre part, ce facteur de stabilité intersubjective contraint d'une certaine manière à considérer cette réalité conceptualisée partagée comme étant une réalité privilégiée ou comme étant ce qu'intersubjectivement nous envisageons comme étant la réalité. Il faut entendre par là que, même si l'on nie la réalité — attitude tout à fait possible comme en témoigne notre raisonnement — ce ne peut être n'importe quelle réalité : il ne peut s'agir que de celle que nous croyons être la réalité²⁹.

2.3. Primauté du monde réel par rapport aux mondes possibles

²⁸ De Mulder (1995) cite à ce propos Kamp et Reyle (1994 : 92-99).

²⁹ On pourrait invoquer ici l'emploi particulier du verbe *exister* qui montre la pertinence de la modalité d'existence réelle ou d'existence dans la réalité (c'est-à-dire celle d'exister vraiment) (Kleiber 1977 et 1981).

Et c'est précisément parce que nous croyons qu'il existe un monde réel avec des individus et des choses "réels" que la référence à des mondes et à des individus et des choses non réels est envisageable. Autrement dit, si la réalité n'était pas ce que nous pensons qu'elle est, à savoir réelle, nous ne pourrions pas concevoir des entités et choses fictives ou imaginaires et nous ne pourrions donc pas référer au Père Noël, aux licornes et à plein d'autres choses encore. La notion de monde possible n'a de sens que par rapport à un monde réel, qui possède un statut privilégié³⁰. Le potentiel et l'irréel ou contrefactuel présupposent le réel. On ne peut donc tirer parti de l'existence de référents n'ayant pas d'existence dans le monde réel, comme *Tarzan*, *les licornes*, *Pégase*, etc., pour conclure que la référence ne concerne que des constructions mentales ou encore discursives. La logique voudrait qu'un tel argument ne pût même être formulé : comme aucune entité n'est réellement ... réelle, comment invoquer celles qui n'existent pas pour infirmer que la référence a à faire avec la réalité ? Produire un tel argument vous oblige à adhérer à ce que vous voulez en fait dénoncer.

La capacité de pouvoir référer à des entités fictives, non seulement n'oblige pas à mettre entre parenthèses le monde réel en matière de référence, comme le prône Attal (1994 : 156), mais confirme même le statut prédominant de ce monde réel : ce n'est pas un monde comme les autres et, qu'on le veuille ou non, on ne peut, pour décrire le sens et la référence, faire abstraction de la place centrale qu'il occupe dans ce domaine. Preuve en est donnée par l'accès aux entités fictives et aux autres mondes possibles : il ne se fait que par l'intermédiaire de notre modélisation expérientielle de la réalité. Pour imaginaire qu'elle soit, une licorne n'est créée qu'à partir de morceaux "réels" : animal, cheval, corne, etc. C'est dire que l'accès aux mondes possibles passe nécessairement par le monde réel. Chose bien connue, on ne peut comprendre les mondes non réels qu'à partir du monde réel. Il nous semble donc inapproprié de conclure, comme on le fait çà et là, que le monde réel n'est qu'un monde ou un espace mental comme les autres³¹. Nous rejoignons ainsi totalement Larsson (1997)³² dans sa volonté de défendre la primauté du monde réel : "Dire, comme le fait par exemple Jacquenod dans son analyse du concept de fiction (1988 : 138), que le monde réel n'est qu'un monde "possible" *parmi d'autres* est infirmé par notre manière de concevoir le monde et la réalité — et par sa traduction en termes linguistiques". En effet, comme poursuit Larsson, "l'existence communément admise d'un concept du monde réel est la preuve suffisante que ce monde-là n'est pas assimilable et équivalent à d'autres seulement possibles et imaginables".

2.4. Le sens : un phénomène émergent intersubjectif

On comprend à présent pourquoi la relativité ontologique ne conduit pas à une relativité sémantique similaire et pourquoi le fait de savoir que ce que nous croyons être le monde avec ses êtres et ses choses n'est qu'une réalité construite, qui a émergé de notre interaction physique et socio-culturelle avec notre environnement, ne légitime pas pour autant pas l'hypothèse d'une sémantique constructiviste radicale. Le fait que cette réalité émergente soit une réalité en grande partie intersubjectivement partagée a pour conséquence de faire du sens également un phénomène intersubjectif, qui n'est pas seulement privé, qui ne reste pas logé dans le seul esprit du locuteur ou du sujet pensant (voir déjà ci-dessus le facteur social de

³⁰ Un grand nombre de marqueurs linguistiques, comme les modalités ou le verbe *exister* en emploi prédicatif (*Pégase n'existe pas / Dieu existe*) témoignent de ce statut privilégié. Il faudrait ici aborder le cas de la fiction qui pose des problèmes donnant lieu à des débats passionnés (Martin, 1983 ; Moeschler et Reboul, 1994).

³¹ Il est de même inapproprié, comme le montre Larsson (1997) en critiquant sur ce point Martin (1983 : 292-293), de considérer que la vérité ne serait que relative. Comme tous les mondes possibles ne sont pas sur le même pied — le monde réel, parce que nous le considérons comme réel, étant privilégié — la vérité elle-même doit se définir prioritairement par une adéquation aux états de choses de la réalité. Le sens lui-même du mot *vérité* plaide dans ce sens, comme le souligne Larsson (1997).

³² On retrouve la même conclusion dans la théorie *praxématique* (voir Siblot, 1990 et Mignot, 1990).

Putnam). Quand on parle de sens objectif, c'est de sens *intersubjectif* qu'il s'agit en réalité. Le sens, comme le démontre avec beaucoup de pertinence Larsson (1997), n'existe que dans et par l'intersubjectivité. Ceci n'exclut évidemment pas, ainsi que me l'a rappelé Georges Lüdi, qu'il y ait des différences de stabilité selon les domaines des entités : il est clair que les objets concrets — disons, pour aller vite, ceux perçus par les sens — bénéficient *a priori* d'une stabilité intersubjective plus grande que les objets abstraits "sociaux". On ne peut néanmoins tirer parti des fluctuations que peut connaître le sens d'un terme comme *amour*, par exemple, pour conclure, avec les théories à la mode, que le sens d'un terme n'a rien de préétabli, mais est le résultat d'une perpétuelle (re)négociation discursive. Il est clair aussi que la reconnaissance d'une intersubjectivité, donc d'une stabilité sémantique, ne signifie pas l'inexistence de zones d'instabilité, c'est-à-dire de domaines où s'exerce pleinement la subjectivité et où tel ou tel locuteur peut refuser ou accepter l'attribution de telle ou telle propriété à telle ou telle entité (cf. les phrases ou jugements *synthétiques*) (Kleiber, 1978).

La mise en avant du facteur intersubjectif comme élément décisif dans la constitution du sens évite les difficultés qui découlent du caractère psychologique du sens et réfute, notamment, les thèses propageant l'incommunicabilité. On le voit, avec cette mise au point, nous avons déjà commencé à discuter de plusieurs des thèses constructivistes qui rompent avec la conception dénotative traditionnelle du sens. Ce sera notre prochaine étape que d'essayer d'y apporter une réponse.

2.5. Des réponses

2.5.1. Réponse à la thèse 1

Le sens n'est-il pas vériconditionnel ? La réponse ne sera plus aussi affirmative. Oui, si cette thèse signifie que la logique du langage n'est pas la logique formelle³³. Il est inutile d'insister sur les différences entre les deux. Un seul exemple suffira : la logique parle des *x*, le langage n'en a pas (Kleiber, 1981 : 80-81)³⁴. Oui encore, si c'est pour souligner que ce qu'on appelle sémantique formelle, c'est-à-dire le calcul mathématico-logique opéré pour établir les conditions de vérité d'une phrase, n'est pas véritablement une sémantique, dans la mesure où elle ne peut formaliser que des données, c'est-à-dire des faits sémantiques déjà établis ou mis en relief. Qu'on le veuille ou non, la formalisation sémantique ne peut se passer des étapes descriptives (ou interprétatives) et conceptuelles et ce n'est qu'abusivement que certains restreignent le terme de *sémantique* à ce type de calcul logique (Kleiber, 1994 : 7). A quoi s'ajoute qu'elle met tous les mondes possibles sur un même pied et que la vérité n'est donc que *relative*, ce qui ne correspond guère, nous l'avons vu, à la ... réalité de la langue, qui privilégie le monde réel. Oui aussi, si c'est pour marquer que le sens n'est pas totalement compositionnel, que le sens du tout n'est pas équivalent à la somme du sens des parties, mais que peut émerger de la composition un sens total non réductible au sens des parties, comme le montre par exemple la sémantique des mots construits. Oui toujours sur différents points comme celui d'une pensée "corporisée", plus "imaginative", que promeuvent les sémanticiens cognitivistes comme Lakoff, Johnson, Langacker, etc., et qui fait la part belle aux métaphores génériques pour passer du concret à l'abstrait. Beaucoup de *oui*, donc, mais aussi et massivement "du" *non*.

Non, si c'est pour dire que la notion de vérité n'a absolument rien à faire dans et avec le langage. Et ceci de diverses manières. Pour défendre, entre autres, dans certains secteurs et dans certains secteurs seulement³⁵ la pertinence d'une sémantique vériconditionnelle. Martin (1983 et 1987) a fort bien montré que le fait de pouvoir juger quels liens *vérirelationnels*

³³ Voir à ce sujet le plaidoyer de Grize (1990) pour une *logique naturelle*.

³⁴ Voir notamment la différence de quantification : la quantification en logique n'est pas restreinte, elle l'est dans les langues naturelles.

³⁵ De même que la réalité (construite !) n'est pas homogène, de même le sens n'est pas homogène. Nous avons dans Kleiber (1999), à la suite de Larsson (1997), défendu l'idée d'un sens qui est hétérogène.

unissaient par exemple : *Jean a acheté une tulipe* et *Jean a acheté une fleur* ou *Pierre est revenu* et *Pierre est de retour* faisait partie de la compétence sémantique des locuteurs et qu'à ce titre une sémantique quelle qu'elle soit ne pouvait manquer d'en rendre compte³⁶. On peut aussi défendre l'idée que la catégorisation en termes de CNS ou conditions nécessaires suffisantes reste tout à fait pertinente pour des secteurs entiers du lexique. Et non seulement pour des termes comme *célibataire*, mais aussi, comme l'a montré Nyckees (1998), pour un mot comme *jeu*, pourtant choisi par Wittgenstein en illustration vedette de l'impossibilité de trouver un dénominateur sémantique commun. Et pourquoi ne pas reparler du célèbre *chat qui est sur le paillason*? Quoi que l'on en dise, on peut jusqu'à un certain point, étant donné la stabilité du sens des lexèmes qui le composent, décrire son sens en termes de conditions de vérité, c'est-à-dire décrire par avance et jusqu'à un certain point à quelles situations cette phrase peut correspondre et à quelles situations elle ne peut pas. Ce que Lakoff (1987 : 229-259) appelle *Le théorème de Putnam*³⁷ ne remet pas en cause de telles conditions d'applicabilité référentielle, mais uniquement la mathématisation opérée par la sémantique formelle dans le cadre de la théorie des modèles. Et ce théorème ne montre qu'une et une seule chose, celle que nous avons soulignée ci-dessus, à savoir que la sémantique formelle nécessite au préalable une étape sémantique pré-formelle, essentiellement axée sur les unités lexicales. Et, en corollaire, que ce qui prévaut pour et dans le langage, ce n'est pas la notion logique, donc technique, de vérité, mais bien le sens commun de *vérité*.

Larsson a en effet tout à fait raison de souligner que l'on ne peut expulser la notion de *vérité* de la sémantique linguistique tout simplement parce que nous l'utilisons pour précisément indiquer si ce qui est exprimé par telle ou telle phrase est vrai ou faux par rapport à (ce que nous croyons être ou ce que nous savons de) la réalité : "Si par exemple nous analysons le sens du terme de *vérité*, il faut tenir compte du fait que la notion de vérité existe bel et bien dans la langue naturelle et qu'elle est effectivement employée par n'importe qui pour mesurer l'adéquation des propositions par rapport aux choses (concepts, etc.) dans ce que nous appelons le monde réel extra-linguistique. Toute théorie qui ne tient pas compte de ce fait linguistique, à savoir du sens *naturel* du mot de *vérité*, s'éloigne de ce fait déjà du sens commun, et aura tendance à expliquer quelque chose qui n'a pas, justement, d'existence réelle dans la langue. Ce sera si l'on veut un non-sens" (Larsson, 1997 : 55). Inutile d'en rajouter : dans le domaine du sens, on ne se débarrasse pas si aisément du vrai et du ... faux³⁸ ! Pas vrai ?

2.5.2. Réponse à la thèse 2

La deuxième critique, décisive pour beaucoup, concerne le qualitatif sémantique : la sémantique objectiviste se tromperait en manipulant des traits objectifs, des traits possédés intrinsèquement par le référent dénoté par l'expression. Ce sont des traits *expérientiels*, *extrinsèques* qui résultent de nos capacités perceptives, de nos interactions socio-culturelles avec les choses qui constituent le sens. Nous répondrons en deux étapes. En rétorquant tout d'abord que la distinction n'est guère pertinente, puisque toute réalité étant une réalité construite, il n'y a pas de traits objectifs possibles, mais également que des traits émergents ou construits, même ceux, bien entendu, qui ont trait à la perception. Assigner à la tomate le trait 'rouge' ou au cygne le trait 'blanc', ce n'est donc pas leur assigner un trait inhérent, objectif : si la tomate est rouge ou le cygne blanc, c'est parce que nous les percevons rouges ou blancs.

³⁶ On peut aussi se reporter à l'ouvrage toujours roboratif de McCawley (1981) dont le titre est tout un programme : *Everything that linguists have always wanted to know about logic* / *but were ashamed to ask*.

³⁷ Rappelons que le théorème de Putnam vise à montrer que, comme l'on peut changer la référence des composantes lexicales d'une phrase sans changer pour autant les conditions de vérité de cette phrase, la sémantique formelle fait chou blanc comme théorie du sens, puisqu'elle définit le sens d'une phrase comme ses conditions de vérité.

³⁸ Ou encore du ni vrai ni faux, lorsque le roi de France est chauve !

Parler de traits externes, expérientiels, extrinsèques ou encore interactionnels n'a donc aucun sens à ce niveau, dans la mesure où tous le sont.

On comprend cependant ce qu'ont voulu dire les auteurs de telles distinctions. En fait, par traits objectifs ou inhérents ils entendent les traits perceptuels, essentiellement des traits de forme, de couleurs, etc., par opposition à des traits fonctionnels, qui découlent de notre pratique avec les choses, de notre façon de les utiliser, d'interagir avec eux, traits qui, vus sous cet angle, nous paraissent effectivement moins *objectifs* ou moins *inhérents* que les traits perceptuels. L'exemple paradigmatique des sièges de Pottier (1965) nous servira à nouveau d'illustration (Kleiber, 1990 a : 39). On sait que Pottier décrit les termes de *chaise*, *pouf*, *tabouret*, *sofa* et *fauteuil* à l'aide des sèmes 'meuble', 'pour s'asseoir', 'avec ou sans bras', 'avec ou sans dossier', 'pour une personne ou pour plusieurs', 'est en matériel rigide ou non', etc. Le sens de *tabouret* aura le sème 'sans dossier', alors que celui de *chaise* contiendra le sème opposé 'avec dossier'. Les traits comme 'meuble', 'pour s'asseoir', 'pour une ou plusieurs personnes' peuvent être considérés comme des traits fonctionnels, donc expérientiels ou extrinsèques, alors que des traits perceptuels comme 'avec ou sans bras', 'avec ou sans dossier', 'est en matériel rigide ou non' seront plutôt qualifiés d'objectifs ou d'intrinsèques. On comprend mieux le pourquoi de la critique adressée contre les traits objectifs, compris de la sorte, lorsqu'on s'aperçoit que, dans beaucoup de cas, ces traits objectifs ne sont sémantiquement pas pertinents et que ce sont plutôt des traits fonctionnels qui devraient être postulés. Wierzbicka (1985 : 333) remarque ainsi que pour caractériser *tabouret* le trait 'sans dossier' n'est pas tellement pertinent, même s'il est vrai que la plupart des tabourets n'ont effectivement pas de dossier. C'est le côté fonctionnel qui prime : un tabouret est destiné à permettre aux gens d'être assis, dans un endroit où il n'y a pas beaucoup de place, pendant qu'ils font quelque chose qui peut les conduire à se pencher en avant. Ce dernier point est à l'origine de l'idée qu'un dossier n'est pas indispensable pour un tabouret. Il explique aussi en relation avec le trait d'espace limité pourquoi un tabouret est utile dans une cuisine, un bar, une salle de bain, un piano, un atelier, etc., alors que dans une salle d'attente, ce sont plutôt des chaises ou des fauteuils qui serviront de siège. On notera qu'il y a malgré tout un rapport entre les "bons" traits de forme et de substance et les traits fonctionnels³⁹ : les derniers déterminent les premiers. Un siège étant un meuble pour s'asseoir ne pourra pas avoir n'importe quelle forme et si le tabouret, comme nous l'avons vu, n'a effectivement le plus souvent pas de dossier, c'est pour des raisons fonctionnelles⁴⁰, comme nous venons de le voir (pour le glisser sous un évier, par exemple).

Il n'y a donc pas là de quoi renverser le paradigme sémantique classique, comme certains le pensent ... et le proclament. D'une part, parce que toute propriété est une propriété émergente, si toute réalité l'est. Et d'autre part, parce que les sémantiques référentielles, vériconditionnelles comprises, n'exigent pas que les traits postulés ne soient pas des traits expérientiels, résultant de notre interaction avec les choses. Les sièges de Pottier avec leurs traits fonctionnels comme 'pour s'asseoir' prouvent à l'évidence que ces traits "human-sized" (Lakoff, 1987), ne sont pas une nouveauté. Ce qui est vrai, par contre, c'est qu'on ne leur a sans doute pas accordé assez d'importance, comme l'a prouvé l'histoire du tabouret de Wierzbicka.

2.5.3. Réponse à la thèse 3

La troisième thèse critique, qui remet en cause l'existence d'une référence externe des expressions linguistiques et propose une référence à des objets mentaux, créés par le discours, bouleverse de fond en comble les vues qui paraissent les plus établies sur le fonctionnement

³⁹ Voir Tversky (1986) qui établit que les très bonnes parties d'un objet sont celles qui possèdent à la fois une saillance perceptuelle et une signification fonctionnelle.

⁴⁰ Il suffit d'avoir vu plusieurs Jack Daniel's juché sur un tabouret de bar pour comprendre pourquoi ce type de tabouret a bien souvent un dossier.

du langage en général et celle des expressions référentielles en particulier. Une telle hypothèse discursivo-cognitive de la référence, si elle a incontestablement de quoi séduire, comme en témoigne sa progression explicite et implicite dans de nombreux travaux de ces dernières années, nous paraît fondamentalement méconnaître un point crucial, à savoir que le langage en tant que système de signes est tourné vers le dehors, vers ce qu'on appelle ou ce qu'on croit être la réalité ou encore le monde, précisément parce qu'un signe n'est signe que s'il représente quelque chose d'autre que lui-même. L'argument des entités linguistiques qui entoureraient la relation *faire référence à* est fallacieux. S'il y a bien deux expressions *linguistiques* qui prennent place de part et d'autre de *faire référence à*, ce ne sont pas pour autant deux entités *linguistiques* qui sont représentées. Dans :

"Le vainqueur d'Austerlitz" réfère à Napoléon

le premier SN renvoie bien à une entité linguistique, puisqu'il se désigne lui-même⁴¹, mais le deuxième, à savoir *Napoléon*, a un statut différent : il vise bien une entité externe, non linguistique, qui n'a absolument pas le statut référentiel de la première. Si les deux SN avaient effectivement un tel statut, l'énoncé serait contradictoire, puisqu'il signifierait que le signe *le vainqueur d'Austerlitz* réfère au signe *Napoléon*.

Il convient donc d'abandonner l'hypothèse, à certains égards commode, mais très vite impraticable, d'une référence purement interne au langage⁴². Le langage est tourné vers "le dehors". Et à ce titre, comme nous le pratiquons depuis des lustres⁴³ sous le label peu prisé, mais qui nous semble pourtant refléter directement ce rapport sémiotique fondamental du langage avec "l'extérieur", de *sémantique référentielle*, il est nécessaire de traiter les expressions référentielles comme des expressions par lesquelles le locuteur entend non pas renvoyer à des abstractions ou à des constructions mentales, mais bien à des entités appréhendées comme existant en dehors du discours⁴⁴. En disant par exemple :

Paul est parti

Le chat du voisin a été écrasé par une voiture

un locuteur ne veut pas dire d'une entité purement discursive ou mentale qu'elle a exécuté une action uniquement discursive — *être parti* ne saurait avoir que le statut inexistentiel de l'entité sujet — ou qu'elle a subi une modification uniquement discursive, à savoir qu'elle a été écrasée par une autre représentation purement mentale dénotée par *une voiture*. De même, et pour montrer qu'un tel engagement ontologique ou référentiel a lieu aux différents niveaux des catégories linguistiques, si nous reprenons le lexème *eau*, celui-ci n'est pas censé servir à renvoyer à un élément purement linguistique ou discursif ou encore à une construction mentale, mais bien à une entité appréhendée comme existant en dehors du langage (ou de

⁴¹ C'est ici qu'il exerce la fonction réflexive (Récanati, 1979). Il est dit en *mention* ou en usage *autonymique* (Rey-Debove, 1978).

⁴² Victorri (1997) formule l'hypothèse d'une référence à une nouvelle entité, celle des *scènes verbales* qui sont un espace cognitif, possédant une forme d'existence propre, construit par l'activité de langage : "cet espace apparaît devant les interlocuteurs, il prend une consistance propre qui modifie la situation, chaque sujet devant prendre en compte ce nouvel élément qui devient à sa manière un acteur dans la relation intersubjective" (Victorri, 1997 : 49). Il ne s'agit pas de scène visuelle, malgré le terme de *scène*, puisque les éléments la constituant gardent des propriétés de signes" au sens où ils restent étiquetés par des expressions linguistiques" (50). Les indications fournies ne suffisent pas à voir exactement ce que sont ces scènes verbales. Si nous adhérons avec force à l'idée de l'intersubjectivité qu'engage la notion, nous refusons par contre la conclusion qui en est tirée pour la référence. Dire que les expressions ne réfèrent pas aux choses du monde, mais "aux entités de la scène verbale qu'elles ont contribué à évoquer" (50) nous semble totalement contre-intuitif, même si cela a l'avantage immédiat, mais très provisoire, de régler le sort de la fiction et d'autres difficultés du même acabit. Nous serions plutôt enclin à voir dans ces scènes verbales une tentative de saisir quel est l'objet mental constitué par l'interprétation d'un énoncé et non son référent.

⁴³ Nous avons connu des avatars théoriques de différentes sortes, mais sur ce point nous n'avons pas varié depuis notre travail sur les noms propres et les descriptions définies (1981).

⁴⁴ Charolles (1995) défend des vues similaires.

notre mémoire discursive), dans la réalité. Que cette entité n'ait pas d'existence objective, indépendante, en somme, que son existence soit due à l'interaction homme-réalité, importe peu : nous l'appréhendons — mythe ou non — comme s'il en allait ainsi, comme si c'était une portion de la réalité, indépendante du langage.

L'hypothèse d'une référence et de référents totalement détachés du monde réel, dont l'existence n'est pas préétablie, mais ne se fait que dans et par les représentations cognitives qu'élabore le discours s'avère inappropriée. On peut, sur le mode philosophique, montrer le paradoxe auquel elle conduit⁴⁵ : il n'est même plus possible de dire que les expressions référentielles ne renvoient pas à la réalité ou à des choses ou objets réels, puisque, dans l'énoncé même qui formule la thèse de l'existence purement mentale des entités dénotées par les expressions référentielles :

Les entités des expressions référentielles ne sont pas des entités ou objets de la réalité le SN *la réalité* ne saurait, conformément à l'hypothèse défendue, renvoyer ... à la réalité ! Ce qui donne lieu à une situation plutôt cocasse : ou l'on formule la thèse et elle se trouve falsifiée par la phrase même qui la formule, ou alors on la considère comme vraie, mais sans pouvoir exprimer ce qu'elle est.

On peut en conséquence maintenir, sans éprouver un prurit métaphysique trop insupportable, que les expressions linguistiques, si elles réfèrent, réfèrent à des éléments "existants", réels ou fictifs, c'est-à-dire conçus comme existant en dehors du langage : cette existence leur est garantie par cette modélisation intersubjective stable à apparence d'objectivité qui caractérise notre appréhension du monde. Modélisation, qui se trouve alimentée par deux sources : par notre expérience perceptuelle (nos capacités sensori-motrices), mais aussi par notre expérience socio-culturelle incluant la dimension historique⁴⁶. La première, étant donné notre commune condition humaine, a plus de chances d'apparaître universelle et donc stable, que la seconde liée aux groupes sociaux et à la dimension temporelle, donc au changement.

Le fait que ce que nous croyons être la réalité n'est qu'un modèle (naïf) de la réalité n'autorise donc pas à conclure que les référents de nos expressions référentielles ne préexistent pas au discours qui les met en jeu et qu'ils ne sont que des inventions du discours, autrement dit que les expressions référentielles ne renvoient qu'à des constructions mentales établies par le discours, à des objets de discours. Le fait qu'ils n'existent peut-être pas vraiment en dehors de notre perception du monde ne signifie pas pour autant que nous les prenons pour des objets mentaux, des "abstractions" construites par le discours. Il faut faire clairement la différence entre la réalité ou le modèle phénoménologique de la réalité et les représentations cognitives formées par le discours.

L'élément décisif dans la référence, c'est qu'elle nous mène au dehors du langage⁴⁷. Et que cet au-dehors soit fortement organisé, structuré par le langage lui-même, n'autorise pas pour autant à dire qu'il ne s'agit que d'un objet linguistique. Même si c'est le langage qui contribue à un engagement ontologique, l'ontologie qui se trouve ainsi engagée est envisagée comme extra-linguistique. L'erreur souvent commise en ce domaine est de conférer aux entités le statut de l'instrument qui les a isolées ou créées. Il ne viendrait pourtant à l'esprit de personne de penser qu'une entité désignée par ostension est de nature gestuelle, qu'une pomme, parce qu'elle a été montrée par mon index, n'est qu'un doigt tendu. Il en va de même d'une certaine manière pour le langage. Ce n'est pas parce que tel ou tel aspect ou élément du langage impose l'existence de telle ou telle entité que cette entité est une entité linguistique !

⁴⁵ Voir Larsson (1997) pour une utilisation stimulante des paradoxes contre les vues relativistes du sens.

⁴⁶ Cette deuxième dimension se trouve actuellement de plus en plus prise en compte (voir par exemple Wierzbicka, 1992 et Nyckes, 1992, 1994, 1997 a et b, 1998 et 1999 a et b).

⁴⁷ Sauf évidemment dans les cas de référence *autonymique*, qui s'expliquent par la fonction réflexive (cf. *supra*) .

Il n'y a donc pas de contradiction à affirmer d'un côté, que le langage participe à la modélisation de la réalité, c'est-à-dire à l'établissement des êtres ou choses et propriétés de ce que nous croyons être la réalité, et, de l'autre, que les entités ainsi établies sont présentées comme des entités non linguistiques, c'est-à-dire des entités ayant une existence en dehors du langage.

2.5.4. Réponse à la thèse 4

La quatrième thèse évoquée est aussi révolutionnaire que la précédente en ce qu'elle nie en quelque sorte l'existence de tout sens stable, préconstruit, catégoriel ou dénominatif, littéral ou fixe. La nouvelle religion a comme valeur suprême un sens dynamique, construit par l'interaction avec le contexte (comprenant contexte linguistique et situation). Une telle sémantique n'a ... effectivement aucun sens (Kleiber, 1990 b et 1999, Kleiber et Riegel, 1989) ! Postuler qu'il faut (re)construire toute portion de sens est absolument contre-intuitif. On ne peut construire avec rien et donc l'existence de morceaux sémantiques stables ou sens conventionnel est nécessaire au fonctionnement interprétatif. Ce n'est pas parce que le sens d'un énoncé est quelque chose de construit discursivement que tout ce qui mène à cette interprétation est également du construit durant l'échange. Non seulement la construction dynamique du sens d'un énoncé n'est pas incompatible avec le fait qu'elle s'effectue avec des éléments de sens stables ou conventionnels, mais bien plus encore elle l'exige⁴⁸ : sans sens conventionnel ou stable, il n'est guère de construction sémantique possible. Nous avons eu largement l'occasion de le montrer au cours de nos réponses⁴⁹ aux propositions asémantiques de Kayser (1987 et 1989)⁵⁰. Même lui est obligé, pour faire marcher son système générateur, de verser "quelques gouttes de liquide en un point d'entrée associé au mot" (Kayser, 1987 : 43) : sans liquide et sans point d'entrée, il n'y a pas d'interprétation possible !

Ce n'est pas parce que certains termes ont un sens moins stable qu'il faut s'en servir comme modèle pour tous les autres termes. On notera à ce propos deux choses : les termes à contenu instable sont avant tout des termes dont les entités dénotées ne sont pas le produit de notre expérience perceptuelle, mais du croisement d'une modélisation socio-culturelle et d'une stratification historique, donc par leur origine même beaucoup plus ouverts à la variation que les termes renvoyant à des entités "perceptuelles". En deuxième lieu, la variation ou l'instabilité qui les caractérise reste limitée : le mot *amour* n'est pas disponible pour tout et n'importe quoi. C'est la preuve que, malgré tout, il y a bien un noyau ou des éléments relativement stables qu'on lui associe. Rappelons avec Wierzbicka (1985) qu'on ne peut pas non plus tirer parti de l'incapacité des locuteurs de définir le sens d'un terme pour conclure que ce terme n'a pas de sens déterminé. On constate en effet que, s'ils ne savent pas, bien souvent, forger une définition appropriée, ils ont la compétence sémantique nécessaire pour juger de l'adéquation des définitions qu'on leur demande d'évaluer. Et surtout ils ont la capacité d'employer le terme à bon escient ! En effet, comme le souligne Récanati (1997 : 108), même si l'homme de la rue est "en peine de définir un mot aussi simple et courant que le mot *chat*, il peut [néanmoins] indiquer l'animal dont il s'agit, en exhibant un specimen ou en décrivant les propriétés phénoménales (mais non essentielles et définitoires) des chats typiques".

⁴⁸ Le modèle constructiviste de Victorri (1997 a) comporte de tels éléments de départ, qu'il appelle métaphoriquement *briques de construction* ou encore *opérateurs et instructions* (1997 a : 53). Récanati (1997 : 118) préfère à la métaphore jugée trop rigide des briques celle plus souple des malléables sacs de sable : "comme l'a dit L.J. Cohen quelque part, le sens des mots ressemble plus à des sacs de sable qui s'ajustent les uns aux autres qu'à des briques rigides". Briques ou sacs, peu importe à ce niveau, l'essentiel est qu'il y a effectivement un matériau de départ !

⁴⁹ On renverra le lecteur à Kleiber (1990 b), Kleiber et Riegel (1989) dans lesquels il trouvera une présentation argumentée du débat. Kleiber et Riegel (1991) fait écho à la réponse de Kayser (1989).

⁵⁰ Voir aussi Coulon et Kayser (1982).

L'argument du "tout sens est contextuel" n'est pas décisif non plus pour refuser l'existence d'un sens stable. Celui-ci se manifeste dans la possibilité que nous avons d'imaginer pour telle ou telle expression isolée — opération qui se fait fréquemment dans les travaux des linguistes et les manuels de grammaire — les contextes ou situations susceptibles de lui convenir et ceux qui sont inappropriés. On remarquera que cela vaut également pour une phrase, unité à laquelle pourtant on peut être tenté de plus en plus de refuser du sens conventionnel. C'est dire, d'une autre façon, que le contexte n'est pas tout-puissant, qu'il ne peut pas imposer tout type d'interprétation, contrairement à l'opinion couramment répandue en analyse de discours. On le vérifiera avec les lexèmes *auteur* et *écrivain*. Le premier donne lieu à une anaphore associative avec *livre*, *roman*, etc., comme antécédent :

Paul n'acheta pas le livre. L'auteur lui était totalement inconnu

Dans ce roman, l'auteur a voulu décrire la condition des humbles

Etant donné la proximité sémantique entre les deux termes, le second devrait pouvoir convenir également, surtout si le contexte a cette toute puissance qu'on lui prête bien souvent. Or, quoiqu'il n'y ait aucun problème d'interprétation — d'un point de vue cognitif ou conceptuel, il n'y a pas d'obstacle interprétatif — la substitution donne lieu à des enchaînements qui paraissent mal formés :

**Paul n'acheta pas le livre. L'écrivain lui était totalement inconnu*

**Dans ce roman, l'écrivain a voulu décrire la condition des humbles*

Et la seule raison de cet échec, c'est la différence de sens stable, conventionnel entre *auteur* et *écrivain* : le premier est un N fonctionnel, le second non (Kleiber, à paraître).

La notion de sens préconstruit, de sens intersubjectivement stable, ou, si l'on veut encore et dans un certain sens seulement, de sens littéral, est absolument nécessaire à qui veut comprendre comment on comprend ce que l'on comprend. Les contre-exemples du type de *livre* avancés par Kayser ne sont absolument pas convaincants. Ils conduisent à une décomposition ou déconstruction sémantique impossible à maîtriser. Le sens de *frein* dans l'énoncé :

Il appuya sur le frein

ce n'est pas 'frein', puisqu'on appuie sur la pédale de frein, mais ça n'est pas réellement 'pédale de frein' non plus, puisqu'en fait on n'appuie que sur la surface supérieure de la pédale de frein et, si l'on y regarde de tout près, on s'aperçoit que ça ne peut pas être toute la surface supérieure de la pédale de frein, puisque le pied (ou plutôt le dessous du pied !) ne s'applique que sur une certaine partie de cette surface, etc. On aura compris que, s'il y a un sens stable, c'est précisément pour éviter de telles proliférations sémantiques incontrôlables qui conduisent jusqu'à une dissolution des référents globaux. L'atomisme que prône ce type de déconstruction référentielle reflète l'incapacité à penser les tous comme des unités intérieurement diversifiées. Ce faisant, il méconnaît qu'un prédicat, dans certaines conditions, peut être vrai d'un tout, alors qu'il ne concerne qu'une de ses parties ou facettes⁵¹ : même si ce n'est que ma tête (et le haut seulement) qui est chauve, on comprendra facilement pourquoi on dira plutôt *je suis chauve* que *ma tête est chauve*.

Le type de contre-exemple de Winograd et Flores (1989) mentionné ci-dessus n'est pas satisfaisant non plus. Il n'arrive pas à infirmer que *eau* ne possède pas un sens littéral vériconditionnel, puisque *au* ne change pas de sens au cours du dialogue. La "blague" n'est possible que moyennant cet accord sémantique sur le sens de *eau*. En fait, le responsable du décalage "comique", c'est l'utilisation ludique du prédicat locatif *être dans* par B. L'exemple montre tout simplement que les conditions de vérité de *x être dans y* dépendent crucialement de *x* et de *y* et que donc la transitivité sur laquelle joue le dialogue n'est pas

⁵¹ Nous avons répondu à ce type de problèmes avec la notion de métonymie intégrée (Kleiber, 1994 : ch. 8 et 9). Pour le problème sémantique des *facettes*, voir Kleiber (1999).

assurée pour tout x et pour tout y , mais qu'interviennent crucialement des problèmes de partie-tout, d'autonomie, etc.

Une double précision s'impose, qui permet de mieux comprendre la vogue du constructivisme sémantique. L'interprétation d'une phrase est toujours une construction, une émergence : il y a toujours un calcul interprétatif qui se fait au fur et à mesure de la progression du discours et qui aboutit à une interprétation émergente. Mais ce n'est pas parce que le sens d'un énoncé est effectivement construit ou émerge des différents paramètres linguistiques et autres pertinents qu'il faut en conclure que c'est également le cas du sens des éléments constituant l'énoncé. La même mise au point concerne la dimension historique. Tout sens stable, conventionnel, homologué intersubjectivement, est un sens qui a été construit, en somme, un sens qui a émergé à un moment donné de l'histoire et qui peut évoluer avec l'histoire. Mais ce n'est pas parce que l'on peut parler sous cet angle diachronique de sens émergent que l'on est en droit de conclure à sa construction ou émergence synchronique. Il ne faut pas assimiler les deux, comme certaines descriptions cognitivistes le font sans s'en apercevoir. Si en affirmant que *tout sens lexical est construit* on vise l'axe généalogique des sens, la proposition est vraie, si c'est l'axe synchronique, elle est, bien entendu, fausse.

2.5.5. Réponse à la thèse 5

Il nous reste à examiner la dernière grande critique contre les conceptions "référentielles" du sens, celle qui prône l'*indétermination du sens*, parce que le sens est une affaire individuelle. Un tel point de vue, n'est à l'évidence pas soutenable, puisque le solipsisme auquel il aboutit interdirait, comme le montre fort bien Larsson (1997), d'accorder du sens aux énoncés qui formulent cette thèse. Or, ceux qui défendent la thèse du sens irréductiblement individuel sont au moins obligés de croire au sens partagé ou communicable des énoncés qui expriment leur position, sinon ... Là encore, il faut noter qu'une confusion entre sens sous-déterminé et sens indéterminé a contribué à populariser cette thèse de l'indétermination sémantique. Une des constantes interprétatives est que le sens linguistique, pour aller vite, est incomplet, sous-déterminé : il doit être complété par des éléments extra-linguistiques (appelons-les contextuels pour aller encore vite) et des calculs et stratégies ou moteurs inférentiels obéissant à des principes pragmatiques généraux (type Grice ou Sperber et Wilson). Cette sous-détermination, qui est économique mémoriellement parlant, ne signifie pas pour autant que ce sens sous-déterminé n'est pas lui-même spécifié ou déterminé. Autrement dit, on ne peut pas tirer parti du phénomène courant de sous-détermination sémantique pour en tirer la conclusion de l'indétermination du sens.

Une conclusion intersubjective

La dimension intersubjective que nous avons plusieurs fois déjà mise en avant évite les excès "subjectivistes" qui découlent du sens-état psychologique. C'est l'intersubjectivité du sens qui en fait en quelque sorte un élément objectif, ce que nous avons mis en relief pour les propriétés (1990 a : 95), ce que Larsson (1997) souligne pour le sens en général : l'opposition n'est pas entre l'objectif et le subjectif, mais entre le subjectif et l'intersubjectif. "C'est parce que le sens", écrit Larsson (1997 : 80), *se constitue et émerge* en tant que tel dans un acte de reconnaissance commun — ou dans un acte de communion — qu'il peut avoir une existence objectivement connaissable à deux êtres humains". L'erreur de Quine à propos de son histoire d'impossibilité de traduction radicale d'un étranger découvrant une nouvelle tribu dont le langage lui est totalement inconnu est que "le linguiste-traducteur reste un *observateur extérieur* (...) Si, au contraire, Quine avait laissé à son linguiste la liberté de refaire le chemin que celui-ci avait déjà fait comme enfant pour apprendre sa langue maternelle, la conclusion aurait sans doute été tout à fait différente" (Larsson, 1997 : 133). On sort par là-même de l'impasse à laquelle semble nous condamner la conception classique du sens : le sens n'est pas objectif au sens où il renvoie à des entités existant objectivement indépendamment du langage et des êtres humains, mais il n'est pas subjectif pour autant non

plus. Le fait d'être un phénomène émergent intersubjectivement lui assure un statut qui évite les difficultés souvent débattues en philosophie qui découlent des positions opposées de l'objectivisme et du subjectivisme. Nous citerons ici, avec Larsson (1997 : 122), Carr (1990 : 43-45) : "The ontological status here attributed to sentences fits rather naturally with the idea of objective knowledge, with the notion that linguistic objects exist in a public space as intersubjective objects of mutual knowledge and not as physical objects in physical space . [...] Language , that is, exists in an intersubjective space and in this sense we literally do not 'stop at our skins' : it is precisely language, subsisting intersubjectively, which allows us to reach beyond our private experience. [...] By adopting an ontology along the lines of Popper's proposals, we avoid the pitfalls of reductionism (oversimplification, impoverished conception of ontological diversity) and the excesses of Platonism (excessive ontological diversity, absence of a conception of emergent realities)".

C'est l'intersubjectivité aussi, par la dimension socio-culturelle et historique qu'elle implique, qui permet au sens d'échapper à l'écueil du "tout cognitif", d'un sens conceptuel totalement déterminé par nos capacités neuro-cognitives⁵² et qui, par là-même limite les unités de sens à être des catégories perceptuelles ou cognitives préexistantes⁵³ : "Le sens ne peut pas être *réduit* à des catégories ou à des concepts — appelés à tort *sémantiques* — qui préexisteraient à la langue. Pour qu'il y ait sens — et compréhension — il faut que les cognitions et les perceptions individuelles se transforment en cognitions intersubjectives et que cette *nouvelle* cognition — dont fait partie la constatation même de son existence — soit *reconnue* et *fixée* pour la mémoire sous la forme d'une unité linguistique. Cette fixation passe donc nécessairement par une interaction entre au moins deux locuteurs. Le sens linguistique serait par conséquent la trace mémorisée et codifiée de cette cognition ou de cette perception intersubjective établie." (Larsson, 1997 : 177). Et du coup se trouve affirmée par là-même l'autonomie, relative certes, mais autonomie quand même de la sémantique par rapport au tout cognitif. Le danger du *mentalais* est ainsi évité ou, pour le dire autrement, la sémantique, parce que phénomène émergent de l'intersubjectivité ne saurait être réduite au seul cognitif : un exemple comme celui du comportement différent des *N écrivain* et *automobiliste* en anaphore associative prouve, comme me l'a fait remarquer Christoph Schwarze (communication personnelle), qu'elle conserve ses droits légitimes.

Nous pouvons ainsi terminer sans conclure : la voie est tracée. C'est dans la direction, indiquée par Carr (1990), Gärdenfors (1993) et Larsson (1997), du sens phénomène émergent⁵⁴ qu'il convient de poursuivre le débat. En posant que le mode d'existence ontologique du sens est une propriété émergente⁵⁵, il est permis — et nous revenons à notre point de départ — de conserver (et donc de pratiquer) une sémantique référentielle ou "réaliste", sans pour autant souscrire à un objectivisme rigide, et d'échapper ainsi, tout en reconnaissant le caractère émergent du sens, à l'instabilité irréaliste d'un constructivisme sémantique échevelé aussi bien qu'à un cognitivisme prédéterminé, étranger à la dimension historique et socio-culturelle du sens.

Bibliographie

Attal, P., 1994, *Questions de sémantique. Une approche comportnmentaliste du langage*, Louvain / Paris, Editions Peeters.

⁵² Voir à ce sujet le chapitre sur les couleurs de Larsson (1997 : ch. 4). Voir aussi Nyckees (1999 a).

⁵³ Et dont un autre défaut est aussi celui de ne pas pouvoir "sortir" totalement du subjectif.

⁵⁴ Cf. Larsson (1997 : 112) : "Le sens *émerge* et *se constitue* dans un processus d'interaction intersubjective — ou sociale".

⁵⁵ Pour une présentation de la problématique de la notion d'émergence, voir le n°25 d'*Intellectica* (1997) et O'Connors (1994).

- Bange, P., 1992, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris, Hatier / Didier.
- Bischofsberger, M., 1996, Sémantique historique et cognition, *Scolia*, 8, 7-22.
- Cadiot, P. et Nemo, F., 1997, Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale, *French Language Studies*, 7, 127-146.
- Carr, P. 1990, *Linguistic Realities. An Autnomist Metatheory for the Generative Enterprise*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Chambreuil, M., 1989, *Grammaire de Montague : langage, traduction, interprétation*, Clermont-Ferrand, Adosa.
- Charolles, M., 1995, Référents, objets de discours, référents évolutifs et évolution de la catégorisation des objets de discours, Document de travail, *Cognisciences*.
- Coulon, D. et Kayser, D., 1982, Les sens uniques conduisent à des impasses, *Domaines et objectifs de la recherche cognitive*, Actes du 1er Colloque de l'ARC, 1-32.
- De Mulder, W., 1995, Prolégomènes à une théorie "mentaliste" des référents évolutifs, *Sémiotiques*, 8, 109-131.
- Dowty, D.R., Wall, R. et Peters, S., 1981, *Introduction to Montague Semantics*, Dordrecht, Reidel.
- Edelman, G., 1992, *biologie de la conscience*, paris, Odile Jacob, (trad. de *bright Air, Brilliant Fire : On the Matter of Mind*, Nex-York, Basic Books, 1992).
- Galmiche, M., 1991, *Sémantique linguistique et logique*, Paris, PUF.
- Glaserfeld, E. von, 1988, Introduction à un constructivisme radical, in Watzlawick, P. (éd.), 19-43.
- Gärdenfors, P., 1993, The Emergence of Meaning, *Linguistics and Philosophy*, 16, 285-309.
- Grize, J.B., 1990, *Logique et langage*, Paris, Ophrys.
- Hilbert, D., 1987, *Color and Color Perception*, Stanford, Stanford University, CLSI Lecture Notes.
- Intellectica*, 1997, 2, 25, *Emergence and Explanation*, dirigé par Van de Vijver, G.
- Jackendoff, R.S., 1983, *Semantics and Cognition*, Cambridge, MIT Press.
- Jacob, P., 1979, "Et si les chats étaient des robots ...", *Semantikos*, 3, 1, 61-79.
- Jacob, P., 1980, *L'empirisme logique*, Paris, Ed. de Minuit.
- Jacquenod, C., 1988, *Contribution à une étude du concept de fiction*, Berne, Peter Lang.
- Kamp, P. et Reyle, U., 1994, *From Discourse to Logic. Introduction to Modeltheoretic Semantics of Natural Language and Discourse Representation Theory*, Dordrecht, Kluwer.
- Kayser, D., 1987, Une sémantique qui n'a pas de sens, *Langages*, 87, 33-45.
- Kayser, D., 1989, Réponse à Kleiber et Reigel, *Linguisticae Investigationes*, XIII : 2, 419-422.
- Kerbrat-Orecchioni, C., 1977, *La connotation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Kleiber, G., 1977, Sur le statut sémantico-logique du verbe EXISTER, *Travaux de linguistique et de littérature*, XV, 1, 317-336.
- Kleiber, G., 1978, Phrases et valeurs de vérité, in Martin, R. (éd.), *La notion de recevabilité en linguistique*, Paris, Klincksieck, 21-66.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- Kleiber, G., 1985, Sur le sens du sens : contre la représentation des noms chez Putnam, *Modèles linguistiques*, VII, 2, 73-104.
- Kleiber, G., 1990 a, *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.

Kleiber, G., 1990 b, Sur la définition sémantique d'un mot : les sens uniques conduisent-ils à des impasses ?, in Chaurand, J. et Mazière, F. (éds), *La définition*, Paris, Larousse, 125-148.

Kleiber, G., 1994, *Nominales*, Paris, Armand Colin.

Kleiber, G., 1999, *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Lille, Presses du Septentrion.

Kleiber, G. et Riegel, M., 1989, Une sémantique qui n'a pas de sens n'a pas de sens, *Linguisticae Investigationes*, XIII : 2, 405-417.

Kleiber, G. et Riegel, M., 1991, Sens lexical et interprétations référentielles. Un écho à la réponse de D. Kayser, *Linguisticae Investigationes*, XV : 1, 181-201.

Kleiber, G., à paraître, Anaphore associative, lexique et référence ou Un automobiliste peut-il rouler en anaphore associative ?

Lakoff, G., 1987, *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories reveal about the Mind*, Chicago and London, The University of Chicago Press.

Lakoff, G. et Johnson, M., 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Ed. de Minuit.

Langacker, R.W., 1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, Vol. II. *Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press.

Langacker, R.W., 1991, *Foundations of Cognitive Grammar*, Vol. I. *Descriptive Application*, Stanford, Stanford University Press.

Larsson, B., 1997, *Le bon sens commun*, Lund, Lund University Press.

Martin, R., 1976, *Inférence, antonymie et paraphrase*, Paris, Klincksieck.

Martin, R., 1983, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF (ée éd. 1992).

Martin, R., 1987, *Langage et croyance. Les "univers de croyance" dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga.

Mahmoudian, M., 1993, *Modern Theories of Language. The Empirical Challenge*, Durham and London, Duke University Press.

McCawley, J.D., 1981, *Everything that linguists have always wanted to know about logic* / * but were ashamed to ask*, Chicago, Chicago University Press.

Mignot, X., 1990, Sur le langage et le réel : quelques réflexions d'ordre épistémologique, *Cahiers de praxématique*, 15, 39-55.

Milner, J.C., 1978, *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Le Seuil.

Montague, R., 1974, *Formal Philosophy. Selected Papers of Richard Montague*, New Haven, Yale University Press.

Nagel, T., 1986, *The View from Nowhere*, Oxford, Oxford University Press.

Nef, F. (éd.), 1984, *L'analyse logique des langues naturelles*, Paris, Editions du CNRS.

Nyckees, V., 1992, *La construction du sens dans les langues naturelles*, Thèse de Doctorat, Université de Paris VIII.

Nyckees, V., 1994, Sémantique, cognition, historicité : quelques solutions aux problèmes posés par les théories du prototype, *Scolia*, 1, 71-108.

Nyckees, V., 1997 a, Catégorisation et histoire : au-delà des théories du prototype, *Histoire, Epistémologie, Langage*, XIX, 1, 97-119.

Nyckees, V., 1997 b, Pour une archéologie du sens figuré, *Langue française*, 113, 49-65.

Nyckees, V., 1998, *La sémantique*, Paris, Belin.

Nyckees, V., 1999 a, Humaine référence : la sémantique cognitive face à l'objectivisme, *Sémiotiques*.

- Nyckees, V., 1999 b, *La théorie sémantique : entre histoire, culture et cognition*, Dossier de synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches, Strasbourg, Université Marc Bloch.
- O'Connor, T., 1994, Emergent Properties, *American Philosophical Quarterly*, 31, 2.
- Plantinga, E., 1992, Why Linguistic Artifacts need Subscripts, in Nardocchio, E.F. (ed.), *Reader Response to Literature. The Empirical Dimension*, Berlin et New-York, Mouton/ de Gruyter.
- Pottier, B., 1965, La définition sémantique dans les dictionnaires, *Travaux de linguistique et de littérature*, III, 1, 33-39.
- Putnam, H., 1970, Is Semantics Possible ?, *Metaphilosophy*, I, 3, 187-201.
- Putnam, H., 1973, Meaning and Reference, *The Journal of Philosophy*, LXX, 19, 699-711.
- Putnam, H., 1975, The Meaning of 'Meaning', *Mind and Language and Reality*, Philosophical Papers, 2, Cambridge University Press, 215-271.
- Putnam, H., 1981, *Reason, Truth and History*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Quine, W.v.O., 1992, *Pursuit of Truth*, Cambridge and London, Harvard University Press.
- Récanati, F., 1979, *La transparence et l'énonciation*, Paris, Le Seuil.
- Récanati, F., 1997, La polysémie contre le fixisme, *Langue française*, 113, 107-123.
- Rey-Debove, J., 1978, *Le métalangage*, Paris, Le Robert, (2e éd. Paris, Armand Colin, 1997).
- Searle, J.R., 1972, *Les actes de langage*, Paris, Herrmann.
- Sfez, L., 1992, *Critique de la communication*, Paris, Le Seuil.
- Siblot, P., 1990, Une linguistique qui n'a plus peur du réel, *Cahiers de praxématique*, 15, 57-76.
- Siblot, P., 1995, "Comme son nom l'indique ..." *Nomination et production du sens dans les noms propres*, Thèse d'Etat, Université de Montpellier III, tome I : *De la signifiante nominale : le praxème en théorie*.
- Tversky, B., 1986, Components and Categorization, in Craig C. (ed.), *Noun Classes and Categorization*, Amsterdam, John Benjamins, 63-75.
- Varela, F., 1998, Le cerveau n'est pas un ordinateur, Entretien dans *La Recherche*, 308, 109-113.
- Victorri, B., 1997, La polysémie : un artefact de la linguistique ?, *Revue de sémantique et de pragmatique*, 2, 41-62.
- Watzlawick, P. (éd.), 1988, *L'invention de la réalité. Contribution au constructivisme*, Paris, Le Seuil.
- Wierzbicka, A., 1985, *Lexicography and Conceptual Analysis*, Ann Arbor, Karoma Publishers.
- Wierzbicka, A., 1992, *Semantics, Culture and Cognition*, New-York-Oxford, Oxford University Press.
- Winograd, T. et Flores, T., 1989, *L'intelligence artificielle en question*, Paris, PUF.